

Jean Boniface DOSSOU-YOVO

**LE VRAI VISAGE DE
DOSSOU-YOVO**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-0633-7**

© Prénom Nom de l'auteur : Jean Boniface DOSSOU-YOVO.

dossouyovojb@gmail.com

Édité par Dr. Chantal Codjo, codjochantal@yahoo.fr.

Manuscrit terminé en l'an 2012 et édité en avril 2019.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LE VRAI VISAGE

DE

DOSSOU-YOVO

**LA TRANSMISSION DU TÉMOIN À LA
DESCENDANCE POUR SAUVER LA
TRADITION EN PÉRIL**



KÉTA



OUIDAH

*«Puisse l'œuvre commencée en ton nom, se
poursuive à ta gloire »*

« Ni nou ko towé ni gni nou sisi tègbè »

LE VRAI VISAGE DE DOSSOU-YOVO



DAH AGBO N’KOKO
ANTONIO KWAKU SASSU DOSSOU-YOVO
ANCÊTRE FONDATEUR DE LA COLLECTIVITÉ
ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO

10/08/1762-26/05/1887

BIEN-AIMÉ ANCÊTRE ÉPONYME

«Si le grain de blé tombé en terre ne meurt...»

Le mot final du dernier tome de son arrière petit-fils : l'intrépide feu Abbé
VICTOR HOUESSINON.

X X X X X X X X
X X X X X X X X
X X X X X X X X
X

REMERCIEMENTS

Fruit du travail des hommes, le présent ouvrage intitulé « **le vrai visage de DOSSOU-YOVO** » prend son essence dans des manifestations providentielles qui échappent à notre propre compréhension, mais, que nous tenons à partager sans réserve avec tout un chacun. L'historique de ce livre, s'il faut le dire ainsi, n'est pas un effet du hasard. Elle cache bien des points insondables ...

Ni la documentation nécessaire n'était à notre disponibilité, ni la moindre volonté n'effleurait personne, ni le petit bout d'enthousiasme n'était perceptible, ni le moins du monde d'occasion de s'approcher des archives de la collectivité familiale n'était et n'est encore une quelconque préoccupation.

En toute vérité, que pourrions-nous avouer de plus ? Comme si nous avons une mission ou tout simplement le devoir de rétablir nos ascendants dans leurs dimensions les plus réalistes que possibles nous les louons, nous croyons en leurs œuvres, en leurs vertus, et, nous nous prosternons très solennellement devant leurs portraits.

Nos pieux souvenirs vont à nos illustres et combien admirables parents qui ne sont plus de ce monde, mais que nous ne pouvons aussi facilement oublier. Ce sont notamment : Martin Moïse, Dick Richard, Ambroise Emmanuel, Comlanvi Thomson VIGAN, Rudolph Thomson DOSSOU-YOVO.

Est-il possible de réaliser une œuvre de telle facture en faisant économie de franchise ? Pour éviter donc de laisser traîner l'odeur d'un parfum frelaté et le goût ou le relent d'un ragoût avarié sur notre travail, nous faisons nôtre la maxime selon laquelle l'enfant ne doit mordre le sein de son allaitement, que l'on n'oublie jamais là où on se désaltère. C'est avec une légitime fierté que nous affirmons que notre passage à l'ombre du trône a été d'une utilité remarquable dans la réalisation de cette œuvre. En faisant allégeance au noble tabouret sacré de DAH AGBO N'KOKO, nous devons des remerciements à TOGBÉ DÉDÉ Gbesso qu'entièrement du plus profond de nos énergies nous avons honorablement servi pour sa confiance à nous accordée à un moment donné. Que tout l'entourage du tabouret sacré, nos sœurs, nos frères ne perdent pas de vue leur appui combien considérable dont nous avons bénéficié et qui aurait conduit à l'acquisition et à la consolidation d'une expérience peut être encore en friche mais, certainement pas aussi maigre, ni grasse pour ne pas produire un livre fort

impressionnant qu'on le veuille ou pas, nous lisons avec enthousiasme et ferveur.

Pourrions-nous un jour nous justifier de ce manquement alors que, nous savons pertinemment que selon l'anecdote Fon que : "il a fallu que le tas d'ordure ou le tronc du cocotier pourrisse pour que la chenille s'accomplisse" ? Naturellement, tout devrait commencer au Collège d'Enseignement général Davié à Porto-Novo en 1965-1966 lorsque nous découvrons notre future épouse et, nos prédispositions positives à l'histoire avec pour récompense le premier prix d'histoire de notre promotion cette année scolaire-là. Du fait, si nous sommes dans ce livre, admettez avec nous qu'elle s'y scrute et que rien ne peut venir écorcher ni enlever son image. Elle ne cesse de louer notre ardeur, notre amour au travail, notre sens de combativité et notre désir de réussir, par le travail et le travail bien fait auquel elle s'est adhéree. A travers ce livre elle est honorée car, il s'agit d'un couronnement de tant d'efforts. Ainsi, nous restons redevables à CARRENA Rachel, la petite Judye devenue Maman Zetto plus tard Rachel CARRENA DOSSOU-YOVO.

Certainement que nos chères Séidou Azarra Maman Lines, Perpétue AKPAMOLI -"Pépé" Maman Anie-, Aminatou ASSANI BADAROU -Maman Joana-, ne saurions jamais apprécier à leur juste rentabilité, à leur juste valeur leurs marques de soutien exprimées à travers quelques simples coups de téléphone, et quelques rares mais précieuses commissions verbales pour ne venir qu'aux nouvelles. En effet, vous ne pouvez, croyez-nous, imaginer l'effet magique et le parfum très suave et très doux que vous avez pu cristalliser dans cet ouvrage.

Peut-on ne pas reconnaître ta permanente disponibilité et ton accueil toujours chaleureux lorsque nous nous mettons au travail et que tu nous gratifiais de ton affection ? Nos amis et nous à qui tu apportais à manger, à boire avec le large sourire qu'on te connaît et qui te rend toujours admirable avec quelques mots d'exhortation ne t'oublieront jamais. Charmante Yvette SOSSAMINO - Maman Olivier -, ton apport à ce travail est fort remarquable et bénéfique à plusieurs titres.

Que nos enfants si chers toujours attentifs à nos moindres gestes, capables de tout sacrifice, trouvent à travers ce travail, l'énergie, la force de toujours mieux faire et d'être toujours à l'écoute des autres. Ils ont pour nom :

Ysette Maryvonne (Zetto)

Lines Aida (Lines)

Abelya Naïk (Behee)

Jean Irvine (Bino)

Arvine Médéhoué (Mèmè)

Bignon Chiquita (Bibiche)

Joanize Alwine (Anie)

Joanine Amlilath (Joana)

Pourrions-nous effectivement traduire avec exactitude le sentiment qui nous anime à l'instant où nous écrivions ce passage ? Parvenir à ce but serait faire œuvre utile. Le saurais-tu jamais combien nos entretiens, nos causeries toujours entrecoupés de quelques pots de bière «La Béninoise » bien fraîche et ses quelques boutades ont pu enrichir cet ouvrage? C'est bien à toi Fofu Christophe fils de notre mentor, notre inoubliable père Martin Moïse DOSSOU-YOVO, que chaleureusement nous nous adressons. Que tout le monde le sache, ceux qui l'ont vu et ceux qui ne bénéficieront plus de cette occasion, qu'il mérite le "panthéon" pour son dévouement et son sens aigu de sacrifice et de partage.

Ne pas parler de Marthe Cica Félix Moïse DOSSOU-YOVO BONI, notre très aimable sœur HONON KPEVI Maman Lysiane ne reflètera pas exactement la réalité. Combien tu as été attentive et combien tu as veillé sur nous pour nous permettre d'aborder avec efficacité le virage qui nous a conduits à bon port ! A ton époux BONI YOTTO et à vos tendres enfants, Lysiane, Fredy (Fredo), Loren, nos affections. Tu es pour nous une femme de cœur.

Ce qui paraît curieux et certainement surprendra notre frère aîné Roger Alexandre Félix Moïse DOSSOU-YOVO, est la présente dédicace exceptionnelle que nous lui dédions à travers cet ouvrage. En toute modestie, nous croyons sincèrement que sans le vouloir ni le savoir, tu nous as poussé à aller puiser dans nos ressources, la dernière énergie qui a permis la présente réalisation.

Après tout, Fofu Cyriaque Codjovi DOSSOU –YOVO ne m'as-tu pas appelé à l'éveil ?

KOTANNON Valentin son vrai nom que viennent cacher simplement deux initiales codées et intimes, DV abréviation de Doyen Valentin, natif de Katagon, pour lui exprimer le respect dû à son droit de doyeneté pour son avance d'âge dans tous les compartiments de la vie, et pour lui signifier notre sympathie et notre confiance qu'il mérite. DV a toujours fait preuve d'extrêmes sacrifices que nous ne pouvons jamais ni valablement ni réellement évaluer. De jour et de nuit, de bibliothèque en bibliothèque, des archives à d'autres centres de documentations et d'informations, véritables chasseurs du récit des événements passés quelquefois sous la pluie, des fois même obligés de partager la même boule d'akassa pour poursuivre inlassablement notre route sans nous rendre compte que le temps passe vite, et que les semelles de nos chaussures subissent l'usure. DV, sans compter, s'est investi. C'est tellement si grand, si édifiant que nous ne cesserons jamais d'en parler. Disons-le honnêtement, que si c'est admirable, c'est inestimable pour ne reconnaître tout simplement qu'il s'agit d'un témoignage de fidélité, d'amitié rare de nos jours qui doit faire tâche d'huile pour offrir à nos progénitures un cadre de vie plus agréable empreint de solidarité, de convivialité et de complémentarité.

À toi grand-frère, OLOGOUDOU Emile, ton désir de voir un jour un livre consacré en hommage au légendaire Don ANTONIO KWAKU

DOSSOU-YOVO, en souvenir à ta généreuse grand-mère paternelle ASSIDO, est enfin réalisé. Si ta main reste visible à travers cet ouvrage, tes conseils, tes recommandations et ta rigueur le rendent plus dense.

FIOSSI Giovanni "fofo dahò" et, "fofo kpèvi" FIOSSI José, ne croyez pas qu'il s'agit de peines perdues, vos récompenses illustrent la consécration de notre volonté commune à nous faire lire. Gardez nos reconnaissances.

De peur d'oublier même certains grands entreprenants, nous voulons bien éviter de nommer mais, ce serait un grand manquement à la civilité et à la décence contrairement aux nobles mœurs que nous avons héritées. Nous invitons donc alors très respectueusement Mesdames et Messieurs :

Alphonse B. GBANHOUN,
Saliou PADONOU,
Patrice KOMENAN,
Delphin HOUNMABÈ,
Bernard AFFOMAKPÈ,
Eudoxie GAGA,
Babylas YÉMADJÈ et son aimable épouse Généviève DANHIHO,
Jonas OHOUKO et son épouse Léontine ESSE maman Cynthia,
Olivier Tchouanaba PATALET.

A recevoir nos remerciements et bien vouloir transmettre à tous ceux qui de près ou de loin les ont également aidés pour qu'ils nous accordent leurs attentions.

Nous ne pouvons ne pas exprimer nos témoignages les plus éloquentes à notre brave sœur Gislène ATTOLOU pour sa volonté inébranlable, sa disponibilité et son affection maternelle qui a permis aux jeunes Alain KOTCHONI et Gildas AFFEWE de jour et de nuit à apporter sans relâche leur sueur pour arroser « cet arbre » qui porte aujourd'hui de gros, beaux et savoureux fruits.

Qui l'aurait cru ? Seul le destin l'aurait voulu ainsi. Nous vous remercions de votre éloquent coup de pouce. Nadège BADOU tu nous as beaucoup aidés et nous le reconnaissons.

Conis Lino MAHOUTO et son épouse, nos reconnaissances.

Basilie Chantal CODJO, toutes nos gratitudee pour cet incroyable travail d'édition et de publication dont tu t'es occupée gracieusement.

À cette liste s'ajoutent bien d'autres, ceux qui dans leurs prières, leurs bonnes intentions à travers quelques petits mots très affectueux et très aimables n'ont cessé de nous encourager, de nous pousser à la réussite. Nous n'allons en aucun cas outrepasser, notre engagement de respecter la volonté de ceux-là qui ont préféré que leur anonymat soit préservé mais, qu'ils trouvent entre nos lignes nos gratitudee pour leurs bonnes et appréciables actions. En vous faisant une fois encore notre profession de foi, nous aurions certainement par mégarde péché de ne pas faire ressortir toutes les expressions souhaitées par les uns, ou par omission, ne pas donner satisfaction aux autres.

Nous leur disons affectueusement : infiniment merci ! En idiome Guin, Yoruba et Fon successivement : « mi ho do, ê tché houn, miku do azo ».

À ceux dont les riches et impressionnants ouvrages ont contribué à la réalisation de ce document, nos pieuses pensées pour ceux qui ne comptent plus parmi nous et, nos reconnaissances pour les autres.

Notre admiration aux artistes dont les œuvres ont merveilleusement coloré le présent ouvrage. Particulièrement, nos éloges à Romuald HAZOUMÉ dont les fantastiques tableaux du Jardin Porto-Novo notre univers professionnel ont élargi nos acquis en sylviculture en botanique, en histoire, en sociologie, et également nos connaissances culturelles encore pré germinatives.

Que toute la collectivité Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO et, ceux qui auront le loisir de lire le présent ouvrage, trouvent ici même nos attachements les plus fraternels et, impriment l'élan nécessaire à leurs progénitures pour s'aimer davantage et, préserver la mémoire sacrée de nos ascendants. Apprenons, dès lors, et inculquons à nos enfants qu'un vrai citoyen ne se dérobe pas des devoirs civiques encore moins des devoirs familiaux.

En acceptant humblement qu'aucune œuvre humaine n'est parfaite, nous finissons en disant que ce livre dont nous rêvons est devenu une réalité. Véritable fruit du travail des hommes, qu'il devienne en permanence le guide d'utilité spirituelle, scientifique et civique.

Qu'il en soit ainsi maintenant et toujours.

X X X X X X X X
X X X X X X X X
X X X X X X X X
X

AVANT-PROPOS

En empruntant le boulevard qui mène à l'ancêtre éponyme DAH AGBO N'KOKO Antonio KWAKU DOSSOO-YAVOO, nous disons, que l'occasion est enfin offerte pour mieux le découvrir dans sa grandeur d'homme, multidimensionnelle la plus réelle que possible. Cette découverte est finalement nécessaire surtout que son histoire suscite moult interrogations, maintes curiosités et est aujourd'hui sujette à de nombreuses interprétations mêmes les plus subjectives, les plus imaginaires que les plus erronées.

Et pourtant, certains parents, fils, petits-fils et même arrières-petits-fils, convaincus des conséquences néfastes des phénomènes de vide de génération et de l'usure du temps, étaient depuis lors en état de veille comme pour nous apprendre que : « ce n'est pas le jour de marché qu'il faut engraisser la poule destinée à la vente ». Prophètes ou prédicateurs, laborieusement, pour braver l'effet de la déperdition, ceux-là ont constitué une véritable et riche documentation. De ceux-ci, certains ont même exprimé leur désir de voir leurs écrits enrichir l'ouvrage qui sera un jour dédié à l'ancêtre Fondateur, le cacique et l'admirable Antonio KWAKU DOSSOO-YAVOO.

Ce qui nous rassure et nous confirme davantage que nous ne nous sommes pas trompés de direction, que le boulevard choisi est bien le plus indiqué, est que, chemin faisant, nous sommes tombés avec bonheur sur de multiples transcriptions, des actes de l'ancêtre éponyme relayés par des historiens, des chercheurs universels et bien d'autres qui lui portaient admiration, sympathie et respect.

En tout cas, le présent ouvrage n'est réalisé que sur de la matière. La suite n'est qu'un travail de collectes, de sélections, de confrontations et d'ajustements. Contrairement aux pures fictions auxquelles on nous avait habituées, nous faisons remarquer que tant que nous pouvons le faire, nous allons éviter les légendes (Hêxo) pour être historiquement plus proche de la réalité.

Comme ce véritable peintre, le nez chaussé de lunettes, son tableau juché sur un chevalet devant lui, concentré, il ne lui restait qu'à choisir avec tact les traits, les formes et petit à petit la configuration, et minutieusement les couleurs les unes après les autres, les passer, les repasser, si possible revenir aux lignes, les placer soigneusement, les réajuster et les figoler. Le voilà donc parvenu au portrait le plus proche et, finalement ce coup de pinceau avec le coup d'œil et le plus grand doigté, le voici face au portrait le

plus identique que possible de notre aimable Antonio Kwaku DOSSOO-YAVOO.

En vérité, ce que nous pouvons retenir et qui pourrait surprendre plus d'un, mais qui est pourtant vrai, est qu'il doit être finalement compris que cet ouvrage, n'est ni le travail d'un seul individu, ni une œuvre récente. Sa conception a commencé depuis la nuit des temps, et sa réalisation n'est que l'apport investi par les uns et les autres.

Maintenant nous tenons à dire que ce que prévoyaient, redoutaient nos parents en nous léguant des écrits arriva.

En vérité, a-t-on besoin d'une plaquette d'histoire à l'intronisation du chef de la collectivité lorsqu'aucune disposition logique n'était encore prise ? Était-il nécessaire d'abreuver et de semer une telle confusion surtout que l'on ne maîtrise rien ? En tout cas, rien ne milite en faveur de ce divertissement de mauvais goût. Une œuvre d'esprit de ce genre appelle plus de rigueur et de responsabilité. Finalement, nous nous retrouvons en face d'un corps humain, à qui on a interverti la place des membres, un véritable monstre !

Et pourtant, alors que de graves périls pèsent sur notre culture, notre identité, notre patrimoine, tout le monde se délecte dans un silence complice. Comprenez qu'ici nous sommes devant des symboles sacrés à vénérer et, non à Hollywood et à Las Vegas, lieux de toutes les tentations et capitales de la surenchère où malgré tout, certaines normes sont pourtant admises ou requises. Pour combien de temps encore allons-nous continuer à nous mordre la langue et les lèvres ?

Comme si tout cela ne suffisait pas, l'on nous demande de singer le sourd à qui l'on tape à la porte. Refusant de fermer les yeux, on nous oblige à détourner notre regard et notre attention des faits qui se déroulent pourtant devant nous. Laissez-nous dénoncer l'horreur et le déshonneur ! Le "mea culpa" ne suffira jamais pour rendre à la surface du miroir sa face bien polie et brillante. Allons-nous attendre les victimes elles-mêmes venir pardonner ces infamies ? Nous ne crions pas au loup. Mais quoi faire pour amener un aveugle avec qui vous dansez à savoir qu'il n'est pas seul dans la ronde ? Répondez à cette question pour comprendre notre réaction. Il suffit de le piétiner de temps en temps pour qu'il s'assure du fait qu'il n'est pas seul à danser.

Qu'est-ce qui justifie cette absurdité à écrire encore maladroitement sur les vieilles pages sur lesquelles sont gravés les écrits encore frais et vivaces de ceux qui nous ont devancés ? Alors que la mémoire collective nous exhorte à la cordée, la sagesse populaire nous enseigne à son que c'est à la vieille corde que l'on tresse la nouvelle. Dès lors, ouvrons nos propres pages pour transmettre à nos postérités ce dont nous avons été effectivement utiles.

Si les dernières lignes d'un livre sont écrites à la conclusion, par dérogation et pour ce qui nous concerne, elles sont bien insérées à l'avant-propos.

Il ne s'agit nullement de l'émotif mais de la rationalité. Nos efforts à transcender les viciations, les blocages les plus insondables dans la réalisation de cette heureuse initiative s'écroulent sous le poids d'une voix qui nous oblige de revenir sur nos pas.

En effet, comment accepter que librement l'on plaisante avec la mémoire sacrée des aïeux, l'on s'attelle avec insouciance à mutiler l'emblématique figure des ascendants, l'on s'efforce cyniquement d'ensiler les reluisantes reliques des pionniers de la civilisation, l'on reste insensible aux souffrances et douleurs combien béantes et atroces encourues dans la création de l'âme de la tradition, l'on s'acharne avec une telle férocité à la démolition de la splendide et respectueuse synagogue sans crainte, ni inquiétude et que, les disciples emportés, ivres de joie, se mettent à applaudir. Telle est la désolante et ignoble vie à laquelle on nous oblige à donner notre part de caution. Nous sommes prêts à assumer notre passé qui, au fait, n'est que la vie de nos parents que nous ne pouvons plus soustraire, ni extirper, ni repousser, de même ni ajouter une quelconque partie de cette vie, à plus forte raison, la renier ou la reprendre. Ce qui n'est point envisageable ! Par conséquent, nous ne devons que l'assumer et entièrement surtout si l'on sait que : « nier son passé, l'on ne vivra jamais en paix ». D'ailleurs, de quelle culpabilité peut-on nous accuser ? Ainsi, est-ce possible d'accepter que l'on jette hors-bord les brillantes et riches pièces historiques remontées des sources souterraines au prix de laborieux sacrifices consentis par d'éminents et respectueux chercheurs ? Ne devons-nous pas tirer profit du discours du Président BARACK OBAMA qui dit : « Aussi triste est l'histoire, il est toujours possible de la surmonter » ? Curieusement une sagesse Fon ne nous apprend-t-elle pas que la pâte de farine de maïs (WUO) ne peut subir à la fois deux imperfections ? Elle ne peut souffrir de grumeaux et en même temps serait mal cuite. Mais ici avec ses grumeaux elle n'est pas cuite et pourtant cramée.

Face à cette catastrophe, une flagellation qui ne pouvait ne pas atteindre nos vaillants et combien admirables arrières grands parents dans leur repos éternel ; sachant que le chemin qui mène vers la réussite est toujours parsemé d'embûches, nous nous sommes donc engagés sur ce sentier non seulement pour dénoncer cette sadique et malhonnête besogne mais, surtout pour placer nos héros au haut du podium car les médailles obtenues sont des mérites qu'aucun contrôle de dopage ne peut inquiéter, ni mettre en cause.

Certains, tout l'été comme les cigales, réclament la paternité collective d'un ouvrage. Le fou qui découvre la poitrine charnue nue de la jeune demoiselle ! En criant, il finit par dire : « **toi, ne me rends pas fou !** ». Telle est l'image que projettent les nôtres. Comme si cela ne suffisait, curieusement on opposait à notre initiative non seulement de discourtoisie, de sabotage, de discrédit, mais l'on se plaît à soulever de hautes vagues de mécontentements, de contestations, d'intoxications oubliant qu'il n'y a pur juge que sa conscience. L'éblouissant et expressif

titre de notre ouvrage rencontre des contestations comme si l'on a une autorisation à prendre avant d'écrire.

Cela s'explique aisément lorsque l'on se réfère à la sagesse béninoise qui nous enseigne que « Ato wè non do ato gbè [...]. » En soutirant de cette expression sa substance humoristique, le spectacle de grimace, ne serait vivante que lorsque les singes se retrouvent ensemble. Autrement dit ne savons-nous pas que : Qui s'assemble se ressemble ?

Comme on le dit souvent, en allant chercher dans le meilleur caractère, on finit par découvrir les mauvais ; aussi rapidement que possible, ne faut-il pas se débarrasser du poids encombrant, pour aller de l'avant. Cependant, que l'on ne veuille plus faire le moindre effort de reconnaître aujourd'hui, et que l'on veuille par tous les moyens, chercher à cacher et à passer sous silence notre militantisme avéré, et surtout notre volonté sans cesse renouvelée à soutirer de l'obscurité la mémoire sacrée de nos ancêtres longtemps abandonnée. Que l'histoire retienne que longtemps nous avons sollicité avec perspicacité, insistance et obtenu finalement du sommet de la hiérarchie, la possibilité d'écrire le livre en hommage à DAH ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO. La suite n'était-elle pas un problème de fainéantise, d'incapacité, et finalement d'abandon ?

Qu'il soit compris que la fidélité et la loyauté au tabouret sacré de DAH AGBO N'KOKO, impose à Togbé Dèdè Gbèssou dans une éventuelle apparition dédié à l'ancêtre éponyme, qu'un tapis rouge soit dressé au pionnier de cette aventure, et qu'une attention méritée soit accordée à l'initiateur du projet. Tout n'est pas bon à dire ! Mais une fois encore, il nous est toujours difficile de comprendre le zèle et l'aisance dont les ouvriers de la vingt-quatrième heure se servent pour désaxer sans aucune pudeur, sans la moindre crainte ni la petite peur, ce que nous avons de commun et de plus sacré, de plus riche, de plus cher ? Tout ceci au grand mépris de ce que nous apprend CHEIK Anta Diop : « aucun peuple n'envie l'histoire d'un autre. Chaque peuple a besoin de connaître son passé pour bien se camper dans le présent et prévoir l'avenir ».

Personne ne voulait nous croire, ni nous écouter. Comme GALILEE qui n'a cessé de clamer « et pourtant elle tourne » ou NOSTRADAMUS l'astrologue, l'homme de l'apocalypse, nous étions indexés d'extravagants, de déraisonnables, d'indésirables et de travestis. En tirant leçon du proverbe Bambara, nous sommes convaincus que : « qui dit toujours la vérité se promène avec son linceul ». Dès lors, nous nous sacrifierons pour la défense de la mémoire de nos prestigieux ancêtres qui ont droit à la dignité.

Ainsi, apprenez que dans la vie du papillon, une créature issue d'une chenille, son importance au cours de son existence n'est pas la beauté de ses ailes ni ses bourdonnements mais, son ingénieux travail de pollinisation. C'est bien pour cette raison qu'il a une place dans la nature et ainsi il doit s'accomplir dans ce sens contre vents et marées.

En réalité, malgré les coups les plus acerbés, même ceux reçus en bas de notre ceinture, nous sommes parvenus au sommet le plus élevé pour

cueillir le fruit naturellement le plus mûr et le seul le plus savoureux de l'arbre.

En évitant les artifices, il nous est loisible de poursuivre la cordée. Ainsi, nous venons de transmettre le témoin à la descendance pour sauver la tradition en péril.

NOTE INFORMATIVE : QUE TRIOMPHE LE TABOURET SACRÉ

L'impérieux devoir d'informer, autant que possible, nos lecteurs pour l'éclat nécessaire de notre ouvrage, pour sa compréhension simple, pour son adoption aisée, nous amène à l'intercepter au moment où il était pratiquement sous presse afin d'y insérer la présente note.

En effet, à l'ombre du tabouret sacré en 2002, nous avons eu l'occasion de parcourir la plaquette dédiée en mémoire d'Antonio Kwaku SASSU DOSSOU-YOVO pour accompagner les manifestations du retour du trône en 1995. Nous saluons l'intelligence et le dévouement de son auteur, Cyriaque Codjovi DOSSOU-YOVO, et, constatons que bien de contours doivent être rectifiés pour être en conformité avec l'histoire réelle de la collectivité.

Très proche du chef de collectivité, nous avons émis le vœu et lui avons demandé de porter le projet de réalisation de cet ouvrage et lui avons promis naïvement sur un plateau d'or les documents historiques en notre possession. Il n'y accorda le moindre regard.

Bon an, mal an, il finit par embrayer en mettant en place un comité chargé de réaliser le projet. Ledit comité bénéficie d'une subvention de cinquante mille (50000) francs CFA et est composé comme suit : Corneil Assani DOSSOU-YOVO (Président), Norbet Manongandji DOSSOU-YOVO, Cyriaque Codjovi DOSSOU-YOVO, Barnabé Wazinon DOSSOU-YOVO, Jean Boniface Moïse DOSSOU-YOVO. Le comité, après deux séances de travail, soit l'une le 07/05/2005, jette l'éponge.

Puisque la nature a horreur du vide, désormais solitaire, nous avons poursuivi les travaux de recherche. À la suite de notre accident de circulation, c'est avec bonheur que Corneil Assani DOSSOU-YOVO et notre neveu Aurélien Isidore Moïse DOSSOU-YOVO nous ont rendu visite. Au cours de nos échanges, nous leur avons fait part de l'évolution de nos travaux.

Voyant le bout du tunnel proche, nous nous sommes confiés à l'aîné de la collectivité Christophe Martin Moïse DOSSOU-YOVO pour bénéficier de ses conseils. Après avoir écouté l'introduction, il nous a demandé de lui faire

toucher le document. Visiblement satisfait, il nous lança ces termes : Jean, as-tu déjà informé Togbé ? Et qui sera l'auteur ?

En réponse, nous lui avons dit que nous pensons en parler au chef de collectivité et que le droit d'auteur nous revient. Il poursuivit : « *Il faut solliciter un comité restreint de quatre sages avec Togbé. Qu'ils prennent connaissance du travail afin de porter leurs amendements* ».

De la parole à l'action, Togbé donne son avis favorable pour confier le travail à un comité de lecture. Le jeudi 9 août 2007, il nous apprend que ses enfants s'occupent déjà des ébauches sur le livre de DOSSOU-YOVO.

La première séance de lecture, tenue le mercredi 10 octobre 2007 au salon de M. Christophe Martin Moïse DOSSOU-YOVO au quartier Zongo à Cotonou, regroupait : Togbé Dèdè Gbéso (Aimé Wazinon DOSSOU-YOVO), Vigan Corneil Assani DOSSOU-YOVO, Isidore Louis Moïse DOSSOU-YOVO, Norbert Manongandji DOSSOU-YOVO, Christophe Martin Moïse DOSSOU-YOVO, Jean Boniface Moïse DOSSOU-YOVO.

Après le cérémonial d'une minute de silence, Togbé déversait sur nous une avalanche de questions qui finit par une phrase exclamative.

Ce fut, dès lors, une ambiance délétère empreinte de méfiance. Après la lecture du premier chapitre, la seule interruption venait de Norbert Manongandji DOSSOU-YOVO relative au prénom de Louis DOSSOU-YOVO le passéiste. Puis, viennent des sollicitations :

- 1- Norbert souhaite que le document soit photocopie et mis à la disposition des participants avant lecture. Fofu Christophe s'y oppose et se désolé que jusque-là pas la moindre appréciation, le moindre commentaire sur l'initiative et encore moins aucune allusion au sujet de l'investissement.
- 2- Togbé réclame que le dossier en possession de Jean lui soit acheminé à Ouidah. Fofu Christophe s'insurge contre l'idée. En citant la mémoire de son père, propriétaire des archives en question, il a fait remarquer qu'il s'agit d'un héritage de la famille Moïse DOSSOU-YOVO que l'on ne peut distiller sous aucun prétexte.

La séance fut levée dans une atmosphère peu cordiale. Que nous enseigne le dicton Fon qui dit : « c'est le tam-tam Egun-gun produit à Madjré » ? Pour la première et la dernière fois aura lieu encore cette manifestation.

Par un heureux hasard, nous étions invités à Ouidah. Après la réunion de famille, un tête-à-tête s'est tenu, dans la salle d'attente, entre Togbé et nous, entourés de Vigan et Isidore Louis Moïse DOSSOU-YOVO.

Prenant la parole, Fofu Isidore nous demande d'aller ramener sur le champ les documents à notre disposition pour Togbé. Nous donnons une suite négative à cette demande. Togbé, de son côté, exprime le besoin de continuer la lecture de notre document. Nous déclinons sa sollicitation. La troisième intervention, celle de Vigan reste un défi. Après les avoir remerciés, nous nous sommes retirés.

De ce récit, se dégagent un certain nombre d'enseignements dont les plus illustratifs, de notre point de vue, sont :

- le singe, au prix de gros efforts, transpire mais sa villosité cache ses ardeurs ;
- l'eau ne dissimule-t-elle pas les larmes du poisson ?
- Aucun sacrifice n'est au-dessus de celui de faire grandir sa famille.

L'essentiel à retenir est que : lorsque le rendez-vous de l'histoire vous l'impose, il suffit surtout de la détermination, de l'abnégation, de l'honnêteté, de la prudence, de l'amour du prochain et de la confiance en soi-même pour que le destin vous ouvre les portes d'un apostolat parfait pour grandir le nom de votre famille.

Cette note informative vient à point nommé pour prouver, aux uns et autres, toute notre volonté, notre souhait, notre détermination à rendre grand honneur au tabouret sacré de notre ancêtre éponyme. Nous le faisons pour la descendance et conseillons à tous l'une des premières sonorités édifiantes de notre illustre Dadjè Gnonas Pédro qui se désole du quidam qui n'était pas sur les lieux de l'accident de circulation survenu à Saint Jean Gbagoudo, un quartier de Cotonou, et qui vient témoigner. Certes, il est dit que toute vérité n'est pas bonne à dire, de même que toute grande vérité constitue un blasphème. Mais pour le triomphe du tabouret sacré aurions-nous effectivement la possibilité de révéler à la postérité les résultats réels de nos recherches ?

Au total, la pertinence de la présente note est de prouver à nos lecteurs que la marque déposée de notre ouvrage qui stipule « la transmission du témoin à la descendance pour sauver la tradition en péril » est toujours sauvegardée.

Fait à Cotonou, le 2 mars 2019.

X X X X X X X X
X X X X X X X X
X X X X X X X X
X

INTRODUCTION

Le dénominateur commun de l'histoire de la plupart de nos familles en Afrique surtout au Bénin, est la pratique courante de la communication de bouche à oreilles et de père en fils. Ce procédé primitif de transmission puise sa source dans l'inexistence d'un alphabet adapté, d'une écriture appropriée, d'où l'ignorance d'une transcription.

C'est ce que d'autres ont appelé la civilisation de l'*oralité*. Et pourtant, il est reconnu la pertinence, la vitalité, le rôle important et décisif qu'a longtemps joué l'oralité. Au-delà de tout, la société négro-africaine malgré l'absence de l'écriture a connu une avancée brillante. Elle est marquée par l'organisation sociale, la présence du pouvoir religieux, l'extraction des métaux (or, cuivre, étain, fer), l'exploitation des produits (comme le cuir, le bois, l'ivoire, la poterie), la maîtrise du tissage et de la teinture, la connaissance de l'échange avec la monnaie. L'absence d'une écriture adaptée et transmissible est le prix que nous payons dans nos pays les moins avancés. Maintenant que nous devons progresser, venons-en aux fortes déperditions dues à l'oralité.

Certes, l'invention de l'écriture fut considérée comme l'une des plus grandes conquêtes de l'humanité. De peur de pousser inutilement le précurseur à fond ou au risque de le faire tomber sans aucun intérêt, le rôle primordial de l'écriture n'est point à justifier.

D'ailleurs, les messages subissent durant tout le temps à chacune de leur interprétation de graves déperditions. Il est cependant utile de faire remarquer que tout ceci ne se passe pas en l'absence d'un contradicteur digne de foi. Ne préfère-t-il pas tranquillement et rapidement s'éclipser et aller se plaindre à son sort ? Mieux lui en vaut d'ailleurs ! Au risque de se voir coller l'épithète de chasseur nocturne des humains ou, du meilleur habitué des cabarets ! Si l'on s'arrêtait là encore ne serait-il pas mieux ? On doit l'interpeller sur la vie de son père avant de lui demander ce qu'il connaît de la famille. Pour finir, on le met en garde et on lui demande de ne plus jamais oser. L'histoire est désormais transmise avec dégénérescence. Même, les contradicteurs les mieux indiqués subissent la pression de l'inventeur, ainsi le silence leur est imposé. D'autres préfèrent sans aucune influence assistée pantois et hystériques à la déformation d'une histoire qu'ils connaissent pourtant assez bien.

Nous fûmes effectivement victimes de cette effronterie mais, nous nous sommes rabattus sur des exemples les plus éloquents. Déjà c'est avec admiration que nous constatons que certaines familles à la rencontre de la

civilisation porteuse de l'écriture ont déjà immortalisé la mémoire de leurs arrières-parents avec supports écrits. Elles ont de mérite et, même avec retard, nous leur emboîtons les pas.

La fixation du patrimoine mémoriel de nos ancêtres dans un livre devrait être la plus grande préoccupation de toute collectivité car, elle devient une nécessité impérieuse à cause de la disparition par extinction des vieux détenteurs de la tradition désignés ailleurs comme les intellectuels communautaires. C'est surtout pour garder l'âme de nos valeurs mémoriel qu'il est urgent de consigner sur support papier certaines informations à l'aide des technologies de l'information et de la communication.

Dans le cas précis qui est le nôtre, ce qui surprend est que, malgré l'influence de l'ancêtre éponyme aucun ouvrage n'est particulièrement écrit en son honneur. Et pourtant, nous disposons des éruditions, de quelques écrits épars mais dignes de foi, des litanies, des louanges solidement entretenus par les chansons du tam-tam Kpété. Cet arsenal constitue de véritables et irréfutables références en un mot, un important minerais, un gisement énorme.

En tout cas, ce que nous ne comprenons pas, malgré cette importante ressource, l'exploitation des mines n'a jamais connu une réelle productivité encore moins la rentabilité attendue.

Ce qui n'excuse pas cette négligence est qu'au fil des jours, l'angle de vue s'obstrue davantage n'offrant plus la véritable physionomie d'un panorama aussi riche que représente ANTONIO Kwaku DOSSOO-YAVOO, son ascendance et sa postérité.

Nous osons bien croire que finalement selon l'adage : "tant que les lions n'auront pas eux-mêmes leurs historiens, les chasseurs continueront toujours par se glorifier " celui-ci risque de nous imposer sa raison.

Face à une situation aussi préjudiciable qui interpelle plus d'un, et qui n'a que trop perduré, le devoir de mémoire nous impose de se saisir des vieilles semences encore germinatives puisque soigneusement conservées dans les pyramides pour éviter le pandémonium et conjurer le mauvais destin.

Ainsi, nos lecteurs comprendront aisément avec nous que loin d'une simple biographie, il s'agit d'une synthèse vivante de l'existence d'un homme assortie de vivaces souvenirs et repères.

Soigneusement peint de mains d'orfèvre, le présent tableau de la manière la plus éloquente vient illustrer les onze livres qui composent cet ouvrage.

À travers ce document, alors que lentement la surface de l'eau se calme, apparaît dans toute sa splendeur « LE VRAI VISAGE DE DOSSOYOVO », ancêtre éponyme, Dah AGBO N'KOKO, jadis appelé DOSSOYAVOO : la fierté sans déclin.

Puis viennent de vénérables et émérites canotiers dompteurs des océans redoutables en pleine furie, les patriarches : les "Eganlinou", les "Houdjihito", ses ascendants. Les "Adjigovi, les "Blounou" ; ses descendants

héritiers d'un riche patrimoine entretenu, objet d'un orgueil légitime. A leur suite, on découvre avec bonheur ses origines lointaine et proche, sa terre d'accueil.

Sa communauté rependue à travers le monde est traitée sous ses différentes coutures. Une grande part y est également réservée à certaines collectivités parentes et amies séculaires. La solidarité oblige, sa culture sur sa terre d'accueil reste sérieusement soumise aux affres du temps. Influencé par les civilisations Pédah, Fon, Nagot, Yoruba, brésilienne, européenne, etc., son patrimoine culturel conserve malgré tout l'authenticité de ses parures toujours éclatantes.

Sa succession et certains événements d'importance sont susceptibles de consolider son édifice et d'assurer à la postérité l'union sacrée. Ses traversées tant en Afrique, en Europe qu'aux Amériques, font de lui un véritable commerçant et un traitant sur le plan médicinal car, il revenait toujours avec certaines potions pour soulager des malades.

En plus de son séjour fort laborieux au puissant et glorieux royaume de Danhomey, curieusement même s'il connaît le royaume bien avant le roi Glèlè, il y restera aux côtés du roi BÉHANZIN jusqu'à la fin de la guerre de pénétration étrangère en 1892.

D'un détour au merveilleux royaume de Kétou, retentissent toujours des hurlements, des sanglots de la guerre dite « Wo-toto » pour signifier « sauve qui peut » de 1886. Cette guerre aura étouffé une splendide civilisation en plein essor dans l'œuf.

Désormais avec douleur sur les cyniques et lugubres sentiers, monts, marécages et après la redoutable traversée de l'océan Atlantique, les survivants parviennent à leur destination inconnue, loin de la terre de leurs aïeux. C'est ici que le triste sort les abandonne à la nature. Nous voici dans le plus triste commerce d'hommes, les « KANNOUMON » : l'esclavage.

Du projecteur, il revient que la vie commune du grand et riche commerçant brésilien, Francisco De SOUZA et le polyglotte Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO remonte au renversement du roi ADANDOZAN. Mais, les plus belles pages de la coexistence de MITO-CHACHA et de DAH AGBO N'KOKO commencées en 1818 sont consacrées au développement de la cité de KPASSÈ, GLÉXWÉ, OUIDAH.

Ce feuilleton de la vie de DOSSOU-YOVO, bon nombre de clichés débordent sur des préoccupations transversales et massives auxquelles, avec intelligence et pertinence, l'éclairage approprié déblaie les zones d'ombre. Par ailleurs, le catalogue des essences végétales assorties de leurs vertus thérapeutiques, loin du fétichisme, lève un coin de voile sur la profession exercée par l'auteur de la présente œuvre.

In fine, de la biographie à la généalogie, des mélodies instructives aux sagesses endogènes, de l'histoire à la culture générale, le « LE VRAI VISAGE DE DOSSOU-YOVO » a le génie de briser la glace de l'érosion intensive des valeurs morales avec l'humanité en pleine déperdition.

En optant pour l'anoblissement des pratiques ancestrales, ce chef d'œuvres préconise certains enseignements dont les plus fondamentaux se résument en quatre points que sont :

1^{er} la nécessité d'identifier le personnage dont on porte le nom : l'arbre ne se reconnaît qu'à travers ses fruits.

2^e Le devoir impérieux de connaître sa source familiale : l'arbre qui veut grandir ne se sépare pas de ses racines.

3^e L'adaptation des sagesses endogènes à la vie courante : commander la nature, c'est obéir à ses lois.

4^e La prise de conscience effective du concept : le patriotisme. Le patriotisme dont il s'agit ici, prend sa source dans l'activisme familial, se solidifie en militantisme pour s'accroître en véritable patriotisme : L'oiseau grandit dans son plumage.

Ce n'est qu'à ce prix, que notre pays le Bénin et l'Afrique toute entière, reconquerront leur véritable culture en pleine perversion.

Essentiellement conçu pour servir de boîte à outils, l'ouvrage « LE VRAI VISAGE DE DOSSOU-YOVO » a le mérite d'un livre de chevet vivement recommandé à tous.

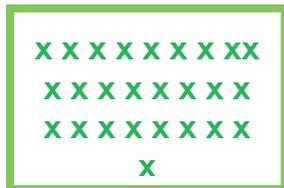
**LE VRAI VISAGE
DE
DOSSOU-YOVO**

LA TRANSMISSION DU TEMOIN À LA DESCENDANCE POUR SAUVER LA TRADITION EN PERIL

***« L'heure des cajoleries et des mensonges
est révolue »***

**Extrait de la "NOTE DE L'AUTEUR" dans l'ouvrage "HISTOIRE
DE DEGBENOU" bourg situé au Nord Ouest de la ville
d'Anécho (TOGO) de Pierre Adokoé MESSAVUSSU- AKUE.**





PREMIER LIVRE L'ANCÊTRE ÉPONYME : UNE FIERTÉ SANS DECLIN

1. SA BIOGRAPHIE SOMMAIRE
2. SON PORTRAIT
3. SA VIE CONJUGALE
4. SON NOM DE CÉLÉBRITÉ, SA PERSONNALITÉ MYSTIQUE, SES LOUANGES ÉLOGIEUSES

L'ANCÊTRE ÉPONYME : UNE FIERTÉ SANS DECLIN

Comme l'énonce le titre du présent ouvrage, dédié en l'honneur de notre admirable Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO, pour lui témoigner nos sentiments d'admiration pour son idéal de grandeur, de loyauté et de noblesse. Et, puisque tout l'honneur lui est dû et lui revient, nous jugeons utile par devoir de mémoire, de conscience et de respect, lui consacrer le premier volet de ce livre. À tout seigneur, tout honneur ! D'ailleurs cela ne peut en être autrement.

Ainsi, cette première partie nous permettra-t-elle de découvrir celui-là qui, minutieusement et intelligemment, en s'adaptant au rythme régulier et naturel de la vie, a su bâtir et donner, sinon imposer, son nom, sa personnalité à toute une communauté, le nom patronymique DOSSOU-YOVO de Ouidah, parsemé dans le monde entier. Mais, serons-nous capables de combler entièrement la curiosité, le désir de nos lecteurs de bien connaître notre illustre *pater familias* ? De résoudre efficacement cette équation bien complexe et bien délicate ? Rassurants, en nous servant des outils de qualité appropriée, nous pensons satisfaire les attentes et réussir cet exercice qui se reposera sur des éléments de valeur que sont notamment :

- sa biographie sommaire ;
- son portrait ;
- sa vie conjugale ;
- son nom fort, sa personnalité mystique et ses louanges élogieuses.

1.1. SA BIOGRAPHIE SOMMAIRE

Selon l'histoire, il nous est revenu que tout devrait commencer par un coup de désir - peut-être un coup de cœur - qui finalement aboutit à l'union de Togbé Kwaku Sassu AZANDOSSESSI et de Boyivi MAHI, esclave certainement affranchie dont aucune source ne révèle jusqu'à ce jour l'origine exacte.

En établissant le ménage AZANDOSSESSI comme le fil conducteur qui nous amène à la découverte et à la connaissance de notre aïeul, le père éponyme, un sujet aussi intéressant et très décisif, croyons-nous, mérite d'être élucidé pour rendre plus praticable notre parcours. De plusieurs informations concordantes, il nous est revenu et reconnu formellement que, c'est bien dans une crèche, dans la maison ancestrale encore en place dite adjigossa sise au quartier Sogbadji Adanhounmey à Ouidah, fondé par ZOSSOUNGBO, l'ancienarmacaire du dernier roi de Savi HOUFFON : ce quartier constitue la base de toute consécration religieuse dans le Sud du

Bénin où réside HOUNON Dagbo, le grand prêtre Vodoun, maître de la divinité mer. En outre, Sogbadji désigne l'esplanade du dieu tonnerre. Comme dans tout foyer conjugal heureux, celui de AZANDOSSESSI et de BOYIVI accueillait avec bonheur le premier fruit de leur union. Il vient de les gratifier de deux filles aînées, les jumelles WETIN et DALE. Selon la tradition Adja Tado, les deux parents prennent désormais respectivement les noms consacrés : « Hooto, Hoonon pour signifier : Hoo diminutif de Hooho, jumeaux. To, père, Noon, mère. Les Nagots parleront de Ibedji, Babedji et Yabedji pour désigner successivement le père et la mère des jumeaux. ».

C'est dans cette même tata que les deux conjoints se sont regardés à nouveau, en empruntant la chanson « Vive les mariés » de G.G. VICKEY, vedette béninoise de renom et, le dixième jour du huitième mois de l'année 1764 (10-août-1764), lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille KWAKU SASSU s'élargit, applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille fait briller tous les yeux, même les plus tristes fronts se dérident à voir l'enfant paraître innocent et joyeux. Selon la tradition, le couple vient de bénéficier de la bonté divine car, il s'agit cette fois-ci de la naissance d'un enfant de sexe masculin. C'est un signe de grandeur, de respect et de prestige puisque naturellement à priori, le problème de succession très préoccupant en milieu Fon, Adja paraît assuré. Jadis, c'est un évènement particulier qui donnait lieu à des réjouissances et l'occasion à des dons de toutes natures pour manifester la solidarité, la fraternité, l'amitié et la reconnaissance à la famille de disposer d'un homme ; fierté des parents du nouveau-né, du clan et de la communauté.

Cette pratique, pour ne pas parler de cette coutume, demeure encore ancrée dans bien de milieux et scrupuleusement respectée jusqu'à nos jours.

Cette manifestation de joie ne se limite pas seulement aux dons, mais à des prestiges dans la vie sociale. Malgré l'âge de l'enfant du sexe masculin (cadet ou benjamin) il a toujours rang de prédominance sur ses sœurs aînées. Nos parents expliquent cette considération par le fait que l'homme disposerait de neuf (9) paires de côtes du thorax alors que la femme n'en compte que sept (7), d'où la supériorité de l'un sur l'autre. Dans bien de cas, le phénomène des deux chiffres neuf (9) et sept (7) est lié et observé dans bien de pratiques coutumières.

Pour expliquer davantage cette supériorité chez les Fon, l'homme est désigné par le vocable « Sounou » avec le complément « Glégbénou » pour dire de l'extérieur, en un mot pour exprimer la bravoure, le courage, l'intrépide ou tout simplement le protecteur.

À l'opposé on dit « Gnonnou » avec l'additif « Xwégbénou » pour signifier destinée à l'intérieur, à la maison et tout simplement la base de toute famille. D'ailleurs, nos premiers parents ne sont-ils pas bien illuminés en accordant cette place à l'homme ? La Bible ne leur donne-t-elle pas raison ? Si les premiers parents de l'humanité sont Adam et Ève selon

l'Écriture sainte, Adam ne serait-il pas le premier créé ? Le concept de la parité ou d'égalité prôné çà et là est une très bonne chose mais inadmissible pour la simple raison que certaines fonctions ne peuvent être renversées. Le soleil demeurera le même quelle qu'en soit sa clarté. La poule ne chantera pas, tel le monde nous est revenu.

Suivant l'ordre de naissance et conformément à la tradition, le futur héritier est d'office prénommé Dossoo (Dossi pour le sexe opposé). Dossoo pour signifier : dos = trou, fonds, creux. Soo = boucher, fermer. Soit « fermer le trou ou boucher le creux ». Les versions selon lesquelles le nouveau-né serait appelé Édoh, Dovi et Kwaku en mina ne se justifient et ne sont bonnes que pour la poubelle de l'histoire. Était-il possible en cette période-là, qu'avec l'influence ou la dominance de la langue "Xwéda" l'on favorise une telle plaisanterie ? Les thèses sont formelles et ne permettent aucun maniement, aucun tour d'esprit.

Pour la petite histoire, l'ancêtre éponyme n'a jamais porté ni Dossou, ni Edoh, ni Dovi. Nous entendons arrêter ce fait qui trahit, de notre point de vue, la méconnaissance ou à quel point la mémoire de nos ancêtres est sacrifiée au prix de l'imaginaire, du mensonge, et de ragot. Il suffit de faire un tour à la maison familiale DOSSOU-YOVO sise à Lokossa (Tovè Fondé par le roi KPASSÈ) et d'aller se prosterner sur sa tombe pour s'en rendre compte. Heureusement, ce témoignage gravé sur du marbre a pu résister aux intempéries, aux lois du silence et constitue une preuve tangible. Certainement là, se trouve la confusion entre l'histoire (tan) et le conte (hèxo, alissa, dafè).

Selon le courant oral, il semblerait que dès sa naissance le petit DOSSOO manifestait déjà des signes prémonitoires de l'incarnation d'un personnage remarquable.

Cette créature, comme on finit par le comprendre, ne peut échapper à sa mission, à son destin, celui qui a la lourde responsabilité d'ouvrir la porte à une grande famille ou celui qui a en charge d'implanter sur le terreau fertile de Ouidah, le paradis multiculturel et multi religieux : la souche d'une collectivité qui sera appelée bien plus tard ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO.

Il passait sa tendre enfance auprès de ses parents et jouissait d'affection de toutes parts. Il grandissait au milieu des huit à dix mille habitants que comptait à l'époque Ouidah selon l'histoire.

Les relations amicales et très cordiales de son père avec les nombreux immigrants Portugais, Français, Espagnols, Hollandais, Anglais, Métis et Afro-Brésiliens qui détenaient les comptoirs favorisent assez rapidement l'éducation du petit Kwaku DOSSOO désormais confié à un Portugais nous a été rapporté.

Cette ambiance propice à l'évolution de l'enfant, le jeune Kwaku DOSSOO bénéficie d'affection, de grands soins au point que son père adoptif très comblé, finit par lui faire le sacrement de baptême sous l'hagionyme : Antonio. A-t-il eu effectivement le baptême ? Peut-être les moins convaincus

de son sacrement de baptême auraient bien raison, surtout, s'ils ne s'approprièrent pas des conclusions des divers travaux sur les influences de la religion catholique et celles consacrées aux études sur les "AGOUDA". De toutes les façons, l'éducation religieuse et l'appartenance à la religion catholique étant une obligation, un prestige, un avantage à l'ascension sociale devrait être une fierté pour son tuteur qui vient d'inscrire sur le registre un petit Noir apprivoisé au service de Dieu.

De tout le temps, et depuis toujours, sans le vouloir nous ne cessons d'invoquer, ni de citer le nom de ce parrain collé à jamais à la Communauté DOSSOU-YOVO. Ironie du sort, cette personnalité est restée abstraite et ne bénéficie de la moindre attention. C'est dans le sens de franchir cette barrière qu'heureusement en parcourant Emmanuel MOUNIER qui désigna le lopin de terre occupé par les AGOUDA (Côtes du Nigéria, du Bénin et du Togo) de quartier latin nous délivre en nommant ANTONIO longtemps oublié et abandonné. Sincèrement, ce fut un soulagement, une satisfaction même si la marche fut très pénible. Ce que nous pouvons retenir est qu'il portait le prénom de son tuteur, cela est suffisant.

Son accession à une école de Blanc (Wéma kplon xosa : case où on étudie le papier) manque de preuves suffisantes. Surtout, ce qui nous a vite déroutés est, le passage qui le présente comme « un interprète français ». A en croire son petit-fils Dah DÈDÈ VLE DJÈGBÈ dans l'ouvrage "Histoire de Ouidah du XVI^e au XX^e siècle" de Casimir AGBO surtout que la première école française fut ouverte à Ouidah vers 1888. À cela vient s'ajouter la "contribution à l'étude de la langue portugaise" de Julio SANTANA BRAGA : "anciens esclaves Brésiliens au Dahomey". Nous ne pouvons pas nous y opposer totalement, mais n'y croyons pas, car au bénéfice du doute, il faut s'abstenir, dira l'autre.

Pour arpenter la piste d'une scolarisation portugaise, surtout qu'à l'époque cette langue était la langue officielle, la langue de commerce et la langue enseignée, en nous agrippant à certains éléments de hautes valeurs historiques, il nous est revenu que : « la première école à Ouidah fonctionnait pour les garçons à l'intérieur et à l'extérieur pour les filles au Fort portugais ; soixante garçons étaient inscrits ». Si cette école était destinée aux enfants des étrangers, l'ancêtre éponyme n'en était pas moins car, son père faisait partie de l'aristocratie. De certains points de vue, il serait probable qu'il bénéficie du savoir livresque. Ce qui nous rassure davantage est que, polyglotte, sa future place à côté du célèbre Chacha se justifie assez bien. Indiscutablement, selon la version orale, il aurait également complété cette éducation par les bonnes notions de vie pratique assurées par son tuteur. Ce qui nous amène à son éducation domestique.

Moulé dans le bronze portugais à l'ombre d'une civilisation occidentale très avancée, le jeune devenu désormais Antonio Kwaku DOSSOO, auprès de ses parents, a vécu comme chez tout négrier de l'époque où Ouidah était sous l'administration fon depuis 1741. Certainement, dans une maison bâtie avec assez de propreté, quoiqu'elle fut couverte de paille ; de même, on nous apprend que, si même le pays n'a pas de pierres et qu'on n'y

trouve même pas de caillou de la grosseur d'une noix, les comptoirs étaient bâtis à la manière de l'Europe. Ils étaient solides, spacieux, bien ouverts et composés de plusieurs appartements fort commodes qui avaient chacun leurs salles, et des balcons pour prendre l'air. Les magasins étaient au rez-de-chaussée et les logements faisaient le second étage. Cela peut paraître bien bizarre si l'on savait que l'Égypte ne dispose ni de colline ni de montagne et pourtant des tonnages de pierres y sont déversés pour la réalisation des pyramides.

De la loi marxiste selon laquelle l'environnement transforme inéluctablement l'homme, notre adolescent subit la loi matérialiste et finit par se métamorphoser et s'identifier à plusieurs points de vue à ses maîtres. Cette transformation si profonde et incroyable se traduit sur chacun de ses gestes quotidiens. Sa façon de marcher, sa manière de manger, son imitation à parler, son modèle de penser, de saluer et que reste-t-il encore ? Cette discrimination positive joue en sa faveur

En un mot, outre la couleur de sa peau et de ses cheveux crépus, il apparaît bien à l'aise sous le pseudonyme « YAVOO » que les autochtones affectueusement se complaisaient à compléter à son nom traditionnel de naissance d'enfance DOSSOO d'où DOSSOO YAVOO, désormais un antonyme, un nom propre, finalement un patronyme.

À travers nos recherches, il n'est pas le seul à bénéficier de ce complément ou additif de nom. De la famille FOSSOU il y a COMLAN YOVO. Le fondateur de la famille Da SILVEIRA est également appelé CODJO YOVO et, dans la tribu des DEVOH nous découvrons DÉAVI YOVO.

Sous le regard éveillé et bienveillant de ses parents, il prenait de l'âge et doit affronter les multiples difficultés de la vie en mettant en pratique ses connaissances. À l'absence d'une école de formation, il aurait fait son apprentissage sur le tas comme tout autre de son temps, en s'initiant aux négoce et, rentre en contact avec les factories. Comprendons alors qu'on n'a pas besoin d'une école pour monter le cheval, selon un vieil adage. Définitivement, il s'investit dans le commerce, la noble profession de l'époque comme le décrit si bien l'œuvre de Casimir AGBO qui reconnaît que la famille comptait des interprètes et des commerçants. Sans doute, il aurait connu certains Directeurs du fort « Saint-Louis de Grégory » comme : Olivier de MONTAGUÉRI, GOUNG et DÉNIA de la CARENNE.

Comme il ne peut pénétrer du coup le monde des affaires et selon l'ethnologue Paul HAZOUMÉ, le jeune DOSSOO YAVOO aurait débuté sa carrière comme commissionnaire au service d'un notable indigène.

Ses habitudes vestimentaires, sa facile maîtrise de la langue portugaise, son adaptation au milieu des affaires, ses habitudes journalières, modèlent le jeune qui se met à ses propres comptes.

En ce temps-là, « le commerce était si florissant que la ville était si peuplée, que des marchés se tenaient pratiquement tous les jours et qu'il était pénible à toute heure de marcher dans les rues quoiqu'elles eussent

beaucoup de largeur », nous est revenu par les historiens en parlant de Ouidah.

Assez dynamique, il parvient à se faire une forte réputation. Plus tard sous l'influence de la langue Fon, DOSSOO-YAVOO après son passage de DOSSOU-YEVO finit par DOSSOU-YOVO certainement après lui, bien après lui. Nous croyons même qu'il n'a jamais porté ce nom de son vivant. De mémoire, c'est le résultat de plusieurs transformations et de mutations linguistiques qui, parties de DOSSOO deviendra le nom d'une famille ensemencée et qui demeure un produit authentique de Ouidah malgré sa souche.

Certains signes évocateurs témoignent de cette mutation. L'épithaphe sur sa tombe porte jusqu'à ce jour et, désigne le nom par lequel il était appelé : DOSSOO YAVOO. Nous n'inventons rien. Les faits sont encore là, irréfutables. Paradoxalement, nous sommes les premiers à attirer l'attention des uns et des autres sur cet indice.

La porte d'entrée à la chambre des sépulcres, sculptée dans du bois avec des motifs géométriques et des fleurs, portait DOSSOU-YEVO. Cette porte après avoir longtemps résisté aux intempéries jusqu'au-delà des années 1960, constitue une preuve tangible que nous connaissons notre maison il y a longtemps. N'oublions pas que très proche de nous, jusqu'aux années récentes, certains de ses descendants ont conservé le nom DOSSOU-YEVO. Il s'agit des passésistes dont, notamment Louis Georges BOGO DOSSOU-YEVO.

L'influence de la langue Fon a fini par avoir totalement raison sur toutes les différentes mutations, pour imposer sa domination d'où DOSSOU-YOVO.

La version qui consiste à parler de DOSSOU YEVOTON ou DOSSOU DOSSOU-YOVO TON qui ne disent que la même chose, n'est qu'une boutade ou une plaisanterie faite aux descendants DOSSOU-YOVO. S'il faut le dire ainsi, sans exagération aucune, il est fort heureux de constater que l'altruisme dans son véritable sens, nous amène à accepter avec bonheur l'inscription sur la couverture de la plaquette mise en circulation lors de la sortie de TOGBÉ DÈDÈ GBESSO qui stipule : «une personne, un surnom, un nom, une collectivité». En élaguant les « gourmands » adventifs de plante, ce trait historique épouse éloquemment notre développement sur l'onomastique DOSSOU-YOVO. De nos investigations, en dehors de quelques traces orales soutenues par des arguments peu concordants, donc sans grande considération, aucune thèse digne de foi n'en parle et encore le plus petit détail n'est apparu sur notre parcours.

Seulement qu'on en parlait point, alors que les travaux de finition l'exigeaient, par réflexe nous tombons du coup sur un "coupon" dans : « répertoire des branches » qui nous relate ce qui suit : « une fois ADANDOZAN renversé, GHÉZO libéra Dossou et le fait Chambellan chargé des relations avec l'étranger DOSSOU-YOVO O TON (DOSSOU du Blanc) ». Ce récit unique qui échappe ou qui est en contradiction avec l'ensemble des

travaux empruntés, et sans un fondement solide, nous amène à dire qu'il s'agit là, purement et simplement d'une imagination ou, d'une invention qui ne rencontre aucune assertion historique et aucune source valable.

Il est de notre devoir de ne rien banaliser dans cette étude qui exige tout le sérieux nécessaire pour lui donner son souffle. De nos investigations, l'oralité retient que : « pour avoir servi le négrier de SOUZA, l'ancêtre éponyme, considéré comme appartenant au Blanc « yovo » bénéficierait du suffixe « yovo ton » pour signifier : appartenant à yovo, au Blanc, ou l'homme de nuer ».

Ne pas s'attarder tant soit peu sur ce sujet, laisserait place à l'imagination, et jettera à la pâture l'histoire de notre ascendant Antonio KWAKU DOSSOU-YOVO. Nous préférons localiser ou loger cette assertion dans son contexte de plaisanterie, et de blague car, elle manque sérieusement d'argumentaires et de preuves. Pourtant, puisqu'il s'agit d'un travail auquel nous accordons tout le sérieux, une ébauche d'analyse s'impose.

À considérer, le seul point de convergence des différentes versions, la fonction d'interprète ou Chamberlain constitue l'élément de base. Mais, à actionner une telle hypothèse pour justifier aussi facilement ce thème si elle manque de pertinence, elle peut bénéficier d'excuse lorsque, l'on ne maîtrise pas la biographie, l'onomastique de l'anthroponyme DOSSOU-YOVO. Et c'est à cette fin, pour mieux découvrir l'ancêtre éponyme, que résolument revus nous venons soutenir attelés à pénétrer dans son existence.

Questionnons-nous un peu et tirons simplement la conclusion. Dossou ne portait-il pas « yovo » avant 1818 ? Qui l'a nommé ? Il était le seul interprète de de SOUZA et du roi ? Ses fonctions n'entraînaient-ils pas des contacts avec les Blancs bien avant l'arrivée à Ouidah de de SOUZA ? Arrêtons-nous là, pour éviter la raillerie.

Comme dans l'histoire du drôle propriétaire du coq qui pense que c'est le chant du roi de sa basse-cour qui fait réveiller le soleil, certains individus, même des dignitaires à l'ombre du trône de Dah AGBOHOUNKOKO en panne de discernement et en manque de lettre de noblesse prennent fièrement part à la comédie larmoyante. Nous les plus avertis, à la source des hautes valeurs ancestrales renouons aux fictions.

En un mot, le temps est enfin venu pour clore les débats et ne retenir que : « Dossou-yovo ton » n'est que le fruit d'imagination et d'une habileté intelligente pour amuser la galerie.

Mais de façon formelle et, de manière affectueuse et amicale, il est établi que du nom DOSSOU-YOVO découlent bon nombre de sobriquets auxquels nous sommes bien habitués. Ainsi, nous parlons de : « D.Y (initiales DOSSOU.YOVO) ; DO.YO (diminutif de DOSSOU.YOVO) ; DOSSOU-YOVO ou DOSSOU-YÈVO (Dessou : sous, sous Dossou ou sous Yêvo) ; DOSSOU-MEHOUI (Mèhoui : noir, Dossou le Noir) ; YOVO DOSSOU (Blanc Dossou) ; DECHEVAUX etc. ».

Il n'est pas rare d'entendre d'autres surnoms cités avec fraternité et qui marquent la confiance. Les cas suivants méritent d'être cités : « de façon

éloquente M. Alphonse GBANHOUN aime dire tout simplement : YOVO (le Blanc) alors que le feu M. Bouraima SADOU lui dit : DOSSOU-BATOURÉ, (BATOURÉ blanc en langue Bariba et Dendi). HOUADJETO Grégoire lui préfère DO.YO tandis que d'autres se donnent tout cours à : DOS. Témoignage d'amour, nous avons vécu l'effet le 13 décembre 2007, lors d'une rencontre impromptue par une voix suave qui s'élève pour dire DOSSOU LE BLANC ! ». Ces sobriquets ne gardent aucun caractère bizarre. S'ils sont bien nombreux, d'autres familles n'échappent également à cette tradition.

D'ailleurs en procédant à une simple traduction de certains noms de famille en idiome local, nous pouvons contrairement aux noms à particules comme chez les : Néerlandais « Van », chez les Allemands « Von », l'Italien « dé », da, del » les Portugais « da, das, de dos » comme Da Costa, De Medeiros, Dos Santos, etc. qui désignent une appartenance à, nous dissocier de cette formule d'une propriété, avec une idée particulière de possession. Dans ce sens, il est très facile de dire : Souza ton, Oliveira ton, etc.

Cette spécificité chez les Portugais marque l'appartenance à une famille avec une teneur de possession, de propriété. Chez les anglophones, l'accent est mis sur la filiation avec le goût de lien de sang. Ainsi, il suffit d'ajouter au nom de famille le mot anglais "son" qui signifie "fils de" en français ; d'où : Johnson, Nelson, Lawson, Wilson, etc. Ce symbole est également connu chez les "fon" du Bénin avec le mot "vi" pour désigner l'enfant "de", comme : CODJOVI, DOSSOUVI, BÉNINVI, HOUÉGBADJAVI, etc.

À l'inverse "DOSSOU-YOVO ton" n'a pas le même sens, ni la même nature que les réels cas les plus visibles et les plus réels. Même si comparaison n'est pas raison, DOSSOU-YOVO échappe à la signification précise des noms des vestidos : les Agouda.

Revenons pour dire que si l'ancêtre éponyme ne vivait que de son commerce, et des revenus de ses exploitations agricoles, forestières et des produits halieutiques, il détient également des merveilles de la médecine traditionnelle qu'il complétait avec des produits qu'il ramenait de ses voyages. Cette phrase, nous l'avons empruntée des travaux de nos parents.

Pharmacologue, grand guérisseur, ses confidences passaient de bouche en bouche. Non seulement, il côtoyait la traumatologie et la thérapie grâce à ses connaissances dans la pharmacopée, mais aussi, d'autres sciences pour combattre la sorcellerie, l'envoûtement, l'empoisonnement, etc. sans exagération, il ne s'agissait pas de la médecine au terme propre. Il maîtrisait des connaissances pointues pour guérir et préserver la santé afin de repousser la mort.

Pour la circonstance, il était entouré de ses Kpamègans (chef du couvent) qui sont : Zinsou, Sèkan, Bogo, Akpa, tous ses enfants imbus des vertus des plantes, des minéraux, des ossements. Ils étaient de véritables disciples d'Hippocrate.

C'était un véritable cabinet médical où ne manquaient jamais de malades, soit en consultation ou soit hospitalisés, tel que nous avons eu connaissance selon certaines indications.

Grâce à la générosité de la famille DOSSOUKPE de AWOVIHOUE, il s'installa au quartier Dokomey à Lokossa. C'est bien là notre actuelle maison familiale.

Celle-ci est pleine de souvenirs et de vestiges pour les uns et de découvertes pour les autres, elle est la gardienne incontestée de l'histoire de la famille DOSSOU-YOVO et continue d'abriter la chambre sacrée : Xo Daxo (lieu de prières, de libations et de vérité) et plusieurs autres indices historiques : le seul édifice culturel, architectural qui mérite d'être sauvegardé comme témoins du temps, renferme encore à travers ses murs plusieurs portraits de nos arrières-grand-pères et, d'innombrables choses à découvrir. Elle garde la chaleur et l'odeur de cette époque avec ses anciennes et mémorielles portes et fenêtres chancelantes branlantes mais encore toujours là.

Comment peut-on oublier de parler des grands arbres, de la grande porcherie dont on vantait les animaux très gras, du puits d'une profondeur dont on ne voit pas l'eau, dans lequel était tombé un enfant en jouant et, miraculeusement sauvé par notre oncle Pierre Moïse DOSSOU-YOVO, des vestiges et témoins du rayonnement de la grande famille ?

Malgré sa bonne foi, comme tout humain, il n'a pas connu que la vie faste. Il a subi également les affres de la vie qui d'une manière ou d'une autre ont ébranlé sa quiétude. A ce sujet, ne dit-on pas souvent : « qui ne connaît pas l'amertume ne peut jamais connaître le goût sucré de la vie ? ».

En sa qualité d'interprète entre le négrier Francisco Félix de SOUZA et le roi GHÉZO, l'interprète ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO s'était installé vers les années 1818 au quartier Blèzin¹ pour être plus proche de son maître qu'il a servi avec loyauté et estime jusqu'en 1849, l'année à laquelle au regret, le métis quittait ce monde.

Même après la disparition de son ami, ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO jouissait toujours d'un grand prestige dans la famille de SOUZA où il continuait de jouer son rôle auprès de la descendance de son frère. Des manuscrits DA DÈDÈ VLE JEGBÈ et selon AFRO-AMERICAIN n° 27 de l'Institut Français d'Afrique Noire IFAN DAKAR, il ressort que « C'est à ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO que revient le rôle de proposer au roi les candidats à la dignité de CHACHA ».

Prévoyant et conscient de la méchanceté de l'homme qu'il redoutait, il n'a jamais cessé de parler de la haine des ennemis par rapport aux biens acquis à la sueur de son front.

Cette haine que nourrit visiblement les tiers envers lui est à l'origine de la chanson « a lô hou kin son » relayée jusqu'à ce jour par le tam-tam kpété. Cette préoccupation courante, intimement liée à la société humaine, fait objet d'une chanson fatidique connue depuis la nuit des temps et

¹Mot fongbé pour désigner Brésil.

Hippocrate : le plus grand médecin de l'antiquité. Son éthique est à l'origine du serment que prêtent les médecins.

toujours d'actualité, recommande la prudence et la méfiance pour conduite à tenir : « Ma ja yi wo, ma ja yi wo ! Enan vivi nu kinto ! Ma ja yi do yé nu kon wo! kinto lè nan djè awa ». Pour dire en français : « ne tombe pas ! Ne tombe pas ! Les ennemis seront contents ! Ils se glorifieront longtemps »

De l'expérience humaine, s'il est admis que ce n'est qu'un proche qui peut bien nuire, c'est bien son gendre, l'époux de sa fille Neketo ou Meketo, le père de son petit-fils, Francisco Agbogbo Antonio, par qui le déluge un jour devrait tomber sur lui et pourtant bien averti. Ce que traditionnellement exprime le Nagot en ces termes : « ILE NI COU WA » en traduction directe en français : « la mort est dans la maison et nulle part ailleurs ». Cette allocution prend une allure qui dépasse aujourd'hui l'espace Nagot pour devenir une expression généralisée dans le bas et le centre Bénin.

Pour quelle raison est-il allé à ces extrêmes ? Simplement que le choix de succession au trône de MITO CHACHA proposé par DOSSOU-YOVO au roi d'Abomey était en faveur de son frère aîné.

Puisque le destin l'a voulu ainsi et, comme le dirait l'autre, pour que l'Écriture sainte s'accomplisse, notre messie fut livré. Et c'est ainsi que, mécontent, furieux de son beau-père pour son rang hautement digne dans la grande famille et, dans l'importante cité de Ouidah, jaloux de la dimension des biens au soleil de son beau-père, le détracteur s'était rendu auprès du roi GHÉZO à Abomey, pour « lui raconter les histoires selon lesquelles, ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO se passait désormais pour le suzerain de Ouidah, titre qu'il se vantait d'avoir acheté aux États-Unis d'Amérique » ; tout ceci au mépris de l'administration locale établie par le roi d'Abomey et dirigée par Yovogan².

Cette remise en cause des structures politico administratives et sociales, le rend automatiquement dangereux et le met au banc des accusés car, aux yeux du roi, il s'agit d'un hors-la-loi.

Pour rendre plus grande l'offense, il choisit une seconde argumentation qui touche à l'honorabilité personnelle du roi au point de le bouleverser et d'ébranler le trône.

ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO tambourine sur tous les toits, aux quatre coins des rues « que sans lui, le roi ne pouvait prétendre à son trône et mieux, qu'il serait l'auteur du rachat de la reine mère du roi. »

Puisque l'offenseur est cher parce qu'il s'agit d'un ami conjuré ; outragé, blasphémé, piqué dans son amour-propre, se voyant le ciel crouler sur sa tête, bouleversé par l'ampleur du séisme, le roi convoqua son ami d'hier, le prétentieux au palais.

²Yovogan : nom en fongbé. Sous le règne du roi Kpengla fut créé le poste de yovogan. Hetchilè, représentant du roi à Ouidah, obtient qu'un second chef lui fût adjoint pour s'occuper plus spécialement des relations avec les Blancs et régler les différends qui pouvaient surgir entre eux et les indigènes.

Il fut appelé yovogan (chef des Blancs). Son autorité, de ce fait, fut très accrue et il ne tarda pas à devenir le véritable chef de Ouidah bien que, dans les circonstances solennelles, il continue à marcher à la deuxième place. Le premier Yovogan est Dassou.

Inculpé pour offense au trône et pour haute trahison, notre ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO toujours serein subit de rudes interrogations allant jusqu'à l'épreuve d'administration de "adi".

Que peut-on comprendre par le mot "adi" ? B. M. KOUAOVI, dans la « Coiffure chez les Noirs de l'Afrique de l'Ouest : "rapports avec la médecine, l'art, l'histoire et l'occultisme" nous amène à travers le récit sur "les trois touffes de cheveux de Makambio'o" alias : À quoi bon », nous relate que c'est une opération dont les méthodes sont simples mais infaillibles et appliquées en trois temps. Elle permet d'arracher les secrets, même les mieux gardés et se déroule suivant les étapes ci-après :

- 1°) la question ;
- 2°) la provocation de l'aveu ;
- 3°) le dressage.

Il ajoute ce qui suit : « en fait, dans tous les pays du monde, la résistance a toujours été l'œuvre de patriotes sélectionnés ». En d'autres circonstances, on procède à « l'abreuvement du coq ». La procédure consiste à faire avaler une potion sacrée à un coq en bon point. Si l'oiseau se dressa sur ses ergots, soulève la crête et pousse le cocorico, il s'agit d'un signe heureux qui traduit, l'innocence de l'accusé. Au cas contraire, l'oiseau tombe, se débat et meurt. L'accusé, déclaré coupable, subit les sentences pouvant aller jusqu'à la potence. Un autre procédé très fiable également est, celui du « passage de la corde au cou ». L'auteur sous l'étreinte de la corde, doit avouer son forfait pour retrouver la vie.

Revenons à notre chou gras. Grâce à son courage, sa franchise et sa loyauté, notre ancêtre éponyme s'en sort à bon compte. Le roi très ému, le comble de présents et le rassure de ses amitiés, lui réaffirme sa confiance en lui renouvelant toute son admiration. Ce qui faisait sa force est la sérénité, l'assurance en lui-même et, la paix avec sa conscience. Sur la route de retour, alors qu'il arrivait à l'autre bord de la rive et qu'il mettait le premier pied dans l'eau au lieu-dit « HESSOU GODOÉNOU, se produit un phénomène bizarre : l'arrêt systématique du coassement des grenouilles. » C'est un mauvais signe ! Que présage-t-il ?

Bizarrement, à l'instant même, plusieurs coups de canon, entendus de Singbomey, viennent bouleverser le calme et le vide. Comment peut-il déjà savoir que sa fille est veuve ? Certainement le génie des grands ! Mais comment cela est-il arrivé ? Nous savons qu'il était informé que son beau-père innocenté rentrait à Ouidah. La suite nous la laissons deviner par nos lecteurs.

Affligé et éprouvé, il déclare : « mille regrets ! Une fois encore, la puissance de Dieu a dicté sa loi. J'aurais bien voulu le rencontrer au moins une fois encore pour lui serrer la main. Paix à son âme ». C'est bien l'essence

de ce refrain « AFODJE TO BO ADINHOUE³ » du Tam–Tam Kpété des DOSSOU-YOVO.

Que chacun sache que malgré la tranquillité et le calme du plus long fleuve, son dessous garde et entretient bien d'énormes contradictions.

Que peut-on donc retenir de ce récit ? « Apprenez que ceux qui vous haïssent ne peuvent jamais gagner à condition que si vous les haïssiez. Il faut au contraire les aimer ».

1.2. SON PORTRAIT

Ce sous-chapitre est obtenu à partir de trois tableaux révélateurs : son portrait encore disponible, la synthèse de ce que l'oralité a bien voulu nous prêter de plus sérieux et, ce que nous avons pu tirer de la documentation. Ainsi, que peut-on finalement retenir de son image ?

Dah AGBO N'KOKO, ANTONIO KWAKU DOSSOO YAVOO serait un personnage que l'on ne peut jamais finir de chercher à mieux découvrir. Comme on le dit souvent, la qualité ne s'improvise pas, tel serait sûrement son cas, car, sa fulgurante ascension sociale étonne plus d'un et, devrait être le résultat minutieusement conjugué de sa remarquable intelligence, et, la connaissance de la vie acquise auprès de son père adoptif et de son patron.

C'est bien à travers cette position sociale qu'il aurait pris certainement une part active à l'édification de la cité, notre merveilleuse ville qui, durant plus de deux siècles, était un centre d'attraction de l'Afrique noire, de l'Europe et du nouveau monde.

À l'approcher, on ne sait jamais ce qu'il veut et à quoi il pense. Caché derrière son masque, il aime lâcher de temps à autre quelques facéties, quelques boutades pour faire rire son entourage. Il est très discret et tout le monde s'accorde à lui reconnaître ce côté. Ses traits distinctifs se retrouvent sur certains de ses enfants qui ne savent qu'écouter mais parlent peu de manière discrète.

Sa source d'inspiration est le silence. À toute situation, il garde toujours un étonnant calme et arrive toujours à une solution de délivrance ou de sauvetage. Ce caractère fait de lui un homme de qui l'on a toujours peur car, sûr de sa personnalité et de sa nature à n'observer que les principes de la vie, en d'autres termes le Fon parlera de son respect des « Gbèssou » (en Fongbé : les interdits de la vie). Il ne compte que sur lui-même. Ne dit-on pas que pour commander la nature il faut respecter ses principes ? N'a-t-il pas acheté la vie pour y vivre (posséder les secrets de la vie pour y adapter) ?

S'il croit fermement à l'existence d'un être suprême à qui il se confie, il fuit le pharisaïsme. Croyant, il a su juxtaposer la religion importée à la

³A fô djêto bo adin houè : phrase en fongbé. Afô : pied, djêto : dans l'eau, dans la rivière, bo : et, adin : coassement, houè : s'est tu, s'est arrêté.

Pour signifier : quand il a mis le pied dans la rivière, les coassements se sont tus, se sont arrêtés.

traditionnelle. Il suffit de lire l'ouvrage de Jean BONFILS pour saisir le sens réel du syncrétisme qui n'est qu'une réalité de cette époque et, certainement de la nôtre.

Communicateur, il possède le don de vite séduire son interlocuteur ou son auditoire; ce signe fait qu'il est l'homme consulté à tout moment. Magnanime et humaniste, il donne sans compter et ne sait refuser à ceux qui le sollicitent. Si d'aucuns reconnaissent qu'il ne sait compter l'heure lorsqu'il veut se sacrifier à un tiers, d'autres disent qu'il ne sait jamais manger seul. En un mot c'est un homme à gants blancs, disponible pour les autres, devrait reconnaître l'un de ses petits-fils dans un manuscrit.

Malgré sa bonté, sa charité, sa générosité, sa loyauté et sa magnificence tant louées par les uns et les autres dit-on, outre les amis, il comptait naturellement des ennemis. Ainsi va la vie disait-il.

À mieux le connaître, il nous est revenu que ses décisions sont sacro saintes et de mémoire son côté très rigoureux, sa fermeté et son esprit combatif le présentent comme un homme quelquefois excessif; toujours déterminé à ne jamais reculer. Mieux, il ne serait pas exagéré d'affirmer qu'il est aussi "dure comme l'acier." Pas très éloigné de la justice du roi Salomon, son reflet laisse apparaître l'homme qui tient d'une main la balance et de l'autre l'épée. Pour ne pas parler de son côté de justice, nous dirons simplement qu'il doit maîtriser la connaissance de la nature pour mieux la diriger.

Avec de grands yeux, le front dégarni et bien luisant, c'est avec des soins particuliers qu'il entretient quotidiennement comme l'exige l'usage, les restes de ses cheveux que Dieu a bien voulu lui laisser à la nuque et à chaque côté de sa tête. Les mêmes soins sont apportés aux moustaches qui entourent sa petite bouche qui n'offre que de rares sourires.

De taille moyenne mais imposante, d'une voix rauque et très rassurante, son teint l'éloigne naturellement de la couleur de sa peau, des cheveux de son père adoptif et marque son origine qu'il n'oublie d'ailleurs jamais.

Son goût vestimentaire imposé par son éducation et son métier le présente pour un Blanc à la peau noire et aux cheveux crépus. Il a du goût pour les habits amples, les chemises à grand col avec des chaussures à lacets. Par contre, selon certains, il mépriserait le port de chapeau, accessoire faisant partie intégrante à l'époque de l'habillement d'un véritable gentleman. Nous ne pouvons non plus l'affirmer la main sur le cœur, car nous ne savons s'il en faisait usage dans sa jeunesse. Ce qui n'est pas évident surtout qu'en ce moment-là cela lui serait plus utile pour se protéger contre le soleil et couvrir le cuir chevelu dégarni. Son look très séducteur avec ses habits larges lui a valu par les autochtones et principalement les Nago, une allocution d'honneur : « Tchôkotô gninbo olôkoun », ce qui reste et demeure jusqu'à ce jour une distinction bien collée à ses descendants, qui en manifestent une certaine fierté.

Toujours bien tiré à quatre épingles, il apparaît provocateur mais séducteur et admiré. Il reste un homme élégant, impressionnant et paraît toujours heureux.

Des petits-fils et arrière-petits-fils de ceux qui animaient Kpété, il nous est revenu, que ses quelques rares occasions de sortie constituent une réelle attraction car, c'était une véritable machine festive mise en branle, plus qu'une splendide procession. Quatre éclaireurs en file indienne ouvrent le rang, suivis des dignitaires. Vient le hamac déplaçant l'ancêtre éponyme, abrité sous un vaste parasol : le daï, certainement le cadeau offert par le roi d'Abomey. Comme pour donner de tonalité, à travers une mélodie diffuse, les différents sons de tam-tam "Gan-Gan" relaient point par point, avec précision, les éloges et les litanies. Derrière, d'autres groupes folkloriques (Kpété, Hanyé) chantent et clament à tue-tête les gloires et les louanges de Dah AGBO N'KOKO pointées, des ovations qui finissent par « Allouassio (gloire), owo, owo, chilé ! (Pour exprimer l'abondance de biens en langues Nago et mina) AGBO N'KOKO Allouassio, owo ! owo ! Et ses louanges ».

1.3. SA VIE CONJUGALE

Vrai polygame comme tout bon privilégié de son époque, religieusement, Don ANTONIO KWAKU DOSSOO YAVOO a observé la recommandation du Père Céleste transmise par la sainte Écriture en ces termes : « Dieu les bénit et Dieu leur dit : soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui rampe sur la terre ».

À ce vibrant appel divin, marquons un arrêt pour exhiber la célébrité de la fécondité des femmes de Juida ou Ouidah sur la côte à cette époque. À cet effet, un flash nous permettra de vivre la scène qui illustre l'effectivité de la procréation de cette période. Un jour, BOSMAN demanda à un des capitaines du roi : combien avait-il d'enfants : « je n'en ai que soixante-dix » répondit-il en soupirant. Ce même homme qui se croyait à plaindre une si petite famille, en regrettait amèrement d'avoir soixante-dix autres qu'il avait perdus. » Et Francis Félix de SOUZA ? Il en comptait plus nombreux. De l'ouvrage "Sur la Côte du Bénin" de JOUNVILLE en 1843 s'agissant du célèbre Chacha Francisco de SOUZA, il disait : « Il est père de quatre-vingt enfants mâles ; on n'a pas compté les filles ». Inimaginable peut-être, mais de l'entendement humain, est-ce possible qu'un seul homme biblique puisse bénéficier des tendresses de trois cents (300) conjointes et du plaisir intime de huit cents (800) autres concubines ? Extravagant ! Et pourtant, telle nous revient la vie d'un homme, d'un roi, d'un prophète : SALOMON.

Du côté de l'ancêtre éponyme, s'il a abondamment fleuri, la moisson fut conséquente : "EGBAKOUN" ; pour signifier que celui-ci, véritable ethnarque dispose d'une forte progéniture dont la gente masculine faisait le surnombre. A ce sujet et selon l'évènement, le conservatoire de l'art musical

de la collectivité DOSSOU-YOVO ne cesse de faire vibrer la chanson : « ADIVI GNON NOU WE, ADIVI GNON NOU WE DAH AGBO N'KOKO ADIVI GNON NOU WE » pour magnifier l'exponentielle prolifération de Dah AGBO N'KOKO Antonio Kwaku et d'aduler la fascinante et somptueuse ascension sociale de ses fils. Il en était très comblé.

De ce que nous avons appris et qui d'ailleurs est soutenu par des supports manuscrits, le début de sa vie conjugale a connu de grandes désespérances marquées par la mort prématurée de ses enfants en bas âge ou de ses nourrissons.

Certaines personnes soutiendraient et sans exagération, que plus d'une dizaine de ses bébés, l'un après l'autre, ont connu ce mauvais sort et seraient inhumés à Hankpamè dans la maison familiale à Ouidah.

Pour conjurer ce triste destin, deux versions se côtoient. Selon l'oralité, on raconte que : « à la demande de sa première conjointe d'origine Pédah, traditionaliste mais méfiant du fétichisme avilissant, Antonio Kwaku aurait accepté d'associer à sa coutume les rituels Pédah pour les cérémonies de sortie de leurs enfants. » C'est bien l'origine et l'apparition du « vâakpa olochi » (repas religieux à base de maïs) dans l'office religieux de cette cérémonie au niveau de la communauté DOSSOU-YOVO. Thèse longtemps entretenue et soutenue par le courant oral.

À nous prononcer, cette version ne reçoit pas notre approbation puisqu'elle reste très insignifiante et, mérite réflexion pour la simple raison que certains malins piqués au vif et animés d'esprit cartésien pouvaient se poser la question : est-ce que toutes ses femmes sont de la même ethnie pour que leurs enfants jouissent au même titre des bienfaits des pratiques religieuses pédah ? C'est à cet effet qu'il faut s'intéresser au sujet de HINNOU abordé par plusieurs chercheurs. Puisque nous ne voulons nullement revenir à ce sujet bien qu'il nous intéresse, nous pouvons nous tenir à la première question qui donne et donnera un hic à toute personne imbuée de l'histoire des traditions.

Et pourtant, l'on pouvait nous épargner de cette fable ou tout simplement arrêter ce persistant courant oral, traîné jusque-là, car, bien d'indices de valeurs ancestrales, scientifiques et surtout irréfutables ne peuvent que rendre en fine farine cette hypothèse surtout, qu'elle ne s'appuie sur aucune argumentation digne de sens. Ainsi, nous disons qu'il s'agit d'un problème de foi qui ne se repose que sur le cœur alors, qu'il s'agit de nous inspirer des formules plus convaincantes pour étayer le sujet.

Que dire du riche et édifiant enseignement énigmatique qui n'a rien de mystique, ni de croyance laissé par nos aïeux qui nous apprend que : « AKODÉ DE NON GBA AKODÉ O GBOTA AA » pour signifier que la tête du cabri destiné aux cérémonies d'un clan ne peut revenir à un autre. Cette thèse laisse apparaître du coup le lien de sang. Que dire donc de cette compréhension bien traditionnelle, empirique mais hautement scientifique qui reconnaît que « HOUN NON YOLO HOUN » pour dire que le sang appelle le sang ou le sang attire le sang ? Sur cette base, si certains

pouvaient traduire l'attraction du sang par le sang par un simple phénomène naturel d'influx, à l'opposé et surtout dans la cour des hommes de science, la chose s'explique aisément par les caractères antigéniques qui n'ont leur répondant que dans une direction bien précise. Cela rejoint une fois encore l'assertion ou le théorème de nos aïeux qui affirment que le sang a une voix. « La voix du sang » pour mieux traduire leur idée. Inéluctablement, le sang issu du même moule adopte une même voix qui dans n'importe quel organisme ne peut se reconnaître qu'à travers cette voix commune inoculée par cette même fabrique.

En un mot, le sang se reconnaît par la marque ou le label de son producteur. Pour mettre fin à ce sujet, il faut et il suffit de comprendre que la biologie médicale et plus précisément l'immunohématologie dans ses travaux est arrivée à la conclusion et est formelle sur cette réaction que le sang de même provenance s'attire.

Sur la base de ce fondement débarrassé de preuves incohérentes et inadmissibles, plusieurs années durant, c'était une préoccupation, une réflexion. Certains, à qui nous nous sommes confiés, n'ont pas manqué de nous demander d'aller vers une autre direction. Convaincus que cette assertion de complément de rituel ne peut justifier en elle seule la récupération ou la survie des nourrissons, lors de nos recherches, une piste nous conduit vers des sources plus crédibles qui nous révèlent ce qui suit : « la survie de ses enfants est essentiellement et intimement liée à l'un de ses amis », nous confirment les écrits. Le récit poursuit que : « KPÉDOKPÉTON, son ami pédah tombé malade lui doit sa guérison mystérieuse. Pour remercier son bienfaiteur, KPÉDOKPÉTON par la haute récompense, demande et place à ses soins les femmes d'Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO qui perdaient leurs enfants à côté de lui à "wussa" qui pour certains désignera "sous les épines". Alors qu'il s'agit bien de l'arbre appelé en Fon "Wutin", en Mina "Wutun", en Yoruba "Ogudu, ofo". Selon l'usage traditionnel, pour désigner sous l'ombrage d'un arbre on se sert de la contraction : au lieu de dire par exemple pour marquer sous le manguier au lieu de : amanga = mangue, ti = arbre et "ssa" = sous, on s'emploiera simplement à dire : « amangassa » au lieu de amangatissa. C'est le cas de lokossa au lieu de lokotissa (Il s'agit du cola cordifolia syn cola gigandea de la famille sterculiacées), d'où wussa. Actuellement un quartier de Ouidah.

Un emplacement leur a été soigneusement aménagé. C'est bien à Oussa que ORICHAGBEMI, AHOYE, ORICHAKEYE dite IYA ELEKO et YANGA étaient installées et recevaient les soins.

C'est un endroit plein de souvenirs et qui depuis devient la propriété d'ANTONIO KWAKU DOSSOO YAVOO par donation entre vif. C'est bien là, une nouvelle résidence où notre bien-aimé ancêtre éponyme allait passer d'agréables moments en compagnie de ses épouses et de leurs enfants.

C'est dans ce nid que sont "couvés et dorlotés" : « Aguidi Ricardo, Moïse, Dah Oussa, Ganvo, Bogo, Emmanuel, Aliman, Akouavi (veuve

TOGLOSSOU AGBO), des descendants directs d'Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO et de leurs enfants Ayaba, Simon, Ambroise, etc. ».

En poursuivant, il nous est revenu « qu'après la mort et l'enterrement de KPÉDOKPÉTON, un cénotaphe fut dressé par ANTONIO KWAKU DOSSOU YAVOO à Oussa suivant les cérémonies ancestrales pédah. À chaque cérémonie en mémoire de cet inoubliable ami et à son feu père, le tam-tam kpète des DOSSOU-YOVO résonne et leur rend les mérites de leur grandeur. » Il s'agit d'un passage que nous avons intégralement transcrit d'un document manuscrit de Martin Moïse DOSSOU-YOVO. Cela est bien nécessaire pour rétablir la vérité historique.

Pour mettre un terme à ce chapitre lié à la récurrente disparition de ses nourrissons, l'intervention de KPÉDOKPÉTON de la même tribu que la première conjointe de l'aînée éponyme nous amène à déduire tout simplement que le (vâ-ta-kpa) introduit dans les rites de cérémonie de sortie ne peut être perçue simplement comme une mèche de cheveux sur la soupe. Son origine est donc finalement située et, ne pourrait en aucun cas être brandi pour une justification raisonnable. Il ne peut être que le résultat d'une habitude culinaire et alimentaire acquise auprès des Xwédanou (peuple Xwéda).

Revenons à notre ancêtre éponyme pour dire, très attentif au chevet de ses enfants, il leur offrait des soins particuliers et les entourait de sa tendre affection. Sur l'ensemble de son bataillon d'enfants, son attachement et son regain de sentiment aux garçons étaient si prononcés qu'il ne s'était uniquement penché sur le devenir de ceux-ci.

De par sa réputation, et de ses excellentes relations avec ses amis négriers et négociants, il profite pour leur confier l'éducation d'un certain nombre de ses fils. Cette pratique courante à l'époque jusqu'à un temps récent aurait favorisé la fermentation de la formation intellectuelle et domestique de bons nombres de nos parents. C'est ainsi que certains ont pris la direction du nouveau monde (Haïti, Cuba, États-Unis, Brésil, etc.) et les autres celle des pays européens (France, Angleterre, Portugal).

Plus tard, Hendry, Franck, Dick, Moïse étaient de retour. Mais ce que personne ne nous dit et qu'aucune révélation ne nous prête est que d'autres qui ont fait le voyage ne sont plus revenus et, on n'entend plus parler d'eux, ni même de leurs enfants de leurs descendances qui n'ont plus cherché à revenir à la source. Que sont-ils donc devenus ?

Compte tenu de l'exigence imposée par la dimension impressionnante de sa famille, comme chez les rois romains et ceux de chez nous jadis, l'installation des princes constituant de véritables préoccupations, ainsi il sollicite et obtient un grand domaine derrière le fort portugais où il installe une partie de sa famille.

Cette maison sise à Dota abrite jusqu'à ce jour les lignées GANHOUÉTA (DICK, EGBÈLI), KÈKÈLEKPO, GANDJEKO, MOÏSE, TCHÉKPÉMI, MANONGANDJI (SONON), AZANGOU, KIKI, KOMOULO

(DJIMÈTON, AHONOUKOUN), GANGBO, ADOBOZO, KPLAKACHIKI, KOUBLÉ (AGONZAN), GANHONI, FALIHO (femme), WAKOUTIN.

Dans sa stratégie de mieux installer ses enfants, la concession YALODE qu'occupe aujourd'hui les ASSANI, et dont l'histoire est bien complexe revient à son ascendance. Puis, il bénéficie des propriétés dont celle de Brésil où sont installées ses descendants AGOUNKPÉ, AVIA, KPÈLI, AGUIDI DAHO, BAH, FILIDJI, MOÏSE (c'est dans cette maison qu'est né DOSSOU-YOVO Benoît Moïse). Celle de AVOTRIKAN DOCOMEY, de Tori, de Oussa abritaient également une partie de sa famille. Cette illustration de nombreuses maisons, démontre de la surproduction et atteste qu'il a effectivementensemencé (égba koun) d'où la nécessité d'occupation des terres afin d'offrir à ses enfants des habitations plus décentes. Certains parleront d'ambition de s'accaparer des terres, peut-être auront-ils raison ? La chose paraît bien évidente car, seule la collectivité DOSSOU-YOVO dénombre assez de maisons à la différence des autres grandes familles à Ouidah.

Au total, ce que nous devons retenir de plus de notre ancêtre éponyme, est sa farouche détermination à développer et instaurer, dans ses rapports avec les autres et au sein de sa communauté, des exemples d'amitié, du vivre-ensemble, d'équité, de justice, d'unité, de fraternité et d'amour qui sont autant de leçons de moralité qu'il nous a laissées.

Le présent ouvrage tient à livrer les pensées du père fondateur face au monde qui l'entourait. « Avec force il a condamné jusqu'à ses derniers souffles, la distinction entre un enfant né de mariage et un enfant hors mariage », d'où la célèbre litanie : « KPÉTÉ DO MÉDÉ MAYIN KAN NOUMON VIWE EBEGNI » pour signifier que, pour certains, tous les enfants ne sont pas du même berceau ; pour lui, l'ancêtre éponyme, il ne serait pas exagéré de dire que tous les enfants constituent un agnelé.

Averti de la force inébranlable de l'union, il prêche toujours les nobles idéaux de solidarité et de renforcement entre tous ses descendants en disant : « DJE DO KAN DO POMIN NON VO A », souvenirs de cette sagesse dont la vivacité nous est attestée par : VI NA LON A MINA SOLE BO SASU HOUINDO NANKPO GNIA ».

Mais en vérité, en parlant de cette philosophie qui n'entretient pas de barrière entre les enfants, curieusement l'histoire du Danxomé nous enseigne, qu'elle est une doctrine des souverains pour non seulement élargir la base des familles mais, également pour exploiter les capacités de travail qu'incarnent ces derniers.

La question trouve sa réponse avec les braves prisonniers de guerre. Si les récalcitrants sont destinés à l'exportation, les autres biens robustes et doués sont récupérés, convertis, affranchis, introduits dans la vie sociale. Ils sont admis comme fils du palais et, en certaines circonstances, peuvent être d'une grande utilité pour le pouvoir.

D'ailleurs, pour éviter la furie de Migan, personne ne peut oser mettre en cause leur appartenance filiale à la cour royale.

Un autre témoignage: les esclaves donnés à titre de reconnaissance à DAH AGBOHOUN' KOKO par le roi GHÉZO sont-ils destinés à traverser l'océan ? Non.

Autour de lui, ses enfants ont contribué à l'épanouissement de la famille en assurant certaines attributions : les dignitaires plus proches du trône, les gardiens du secret de la pharmacopée, les notables, les gardiens du temple, les conseillers ou sous chefs représentant l'ancêtre éponyme dans certaines concessions et exploitations agricoles.

Pour éviter de traîner encore très longtemps la polémique autour d'une question aussi importante que constitue la reconnaissance des fils de ses faits, à défaut d'un travail bien élaboré, nous nous contenterons simplement de transcrire l'intégralité d'un document manuscrit de valeur historique plus crédible comparativement aux plusieurs approches tombées comme des fruits mûrs dans nos mains lors de nos recherches. Cet état nous amène à distinguer les groupements suivants :

1 - Groupement des fils d'Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO rapprochés dans chacun de leur quartier et de leur maison confié par leur père et surnommé par leur fils en personne de :

- *Akereljou Odagbassinou*
- *Zindra (Dah Agoué) ;*
- *Dick Adrigbatè ;*
- *Sassou Kpèli ;*
- *Hendry Agbahoungba Djoko ;*
- *Moïse Agbo ma bi nou ;*
- *André Akpa ;*
- *Aglin (Tchèkpemi) ;*
- *Bogo (Georges) ;*
- *Emmanuel Tata Oussanou ;*
- *Adoboza Madakouta ;*
- *Aguidi Daho ;*
- *Aguidi Kpèvi ;*
- *Wazinon ;*
- *Vigan 1^{er} Atindjozobé Ma Kpasso ;*
- *Bah ;*
- *Gbassounto ;*
- *Kiki Omonlé ;*
- *Assani Joao (Abata) ;*
- *Kplakatchiqui ;*
- *Dotanou ;*
- *Menayè ;*
- *Adjikouin ;*
- *Zinsou Sékan ;*
- *Aziguidimètin (Drakpètin) ;*

- *Houancoutin.*

2- Groupement des fils "adjoints" ou "représentants" du père dans les agglomérations et exploitations.

- *Komoulo ;*
- *Ekpéli ;*
- *Ikoucoï ;*
- *Agonzan ;*
- *Kékérékpo ;*
- *Djimèton ;*
- *Manongandji (Sonon) ;*
- *Gbakouchoubou ;*
- *Faliho.*

À vouloir nous servir de cet élément pour élargir le champ d'explication de notre exposé, nous nous sommes buttés à l'insuffisance que présentent des listes restées silencieuses car, dépourvues de tout commentaire. Mais manœuvrées avec finesse elles libèrent pourtant certaines subtilités peu perceptibles dont nous nous servirons comme détergent efficace pour assurer l'éclat le plus reluisant de notre sujet.

Le constat qui saute à l'œil est cette classification qui fait ressortir deux sous-ensembles spécifiquement différents mais curieusement d'un dénominateur commun : l'appartenance au même et unique ensemble, le plus grand rassemblement de ce que comptait pour l'ancêtre éponyme ses descendants. Ce fil conducteur nous mène à reconnaître que cette séparation est en parfaite adéquation avec l'organisation et le fonctionnement de la structure sociale de l'époque, autrement dit, ce mode de gestion familiale est répandu au niveau de toutes les grandes familles à Ouidah. Ainsi malgré cette bipolarisation physique et bien visible de leur famille, nos aïeux tiennent à la racine ou à la source de cet ensemble qu'ils désirent toujours monolithique.

De ce point de vue, conséquemment se dégage le concept de famille lignagère pour sauvegarder l'identité et la cohésion d'une entité ayant à sa tête la personne physique de chacun des fils de l'ancêtre éponyme, cette institution couramment connue sous l'appellation "lignée" correspond à Xuéta en dialecte Fon (Xué : maison ; ta : tête) pour signifier la tête de la maison. Cette terminologie dépasse de loin le cadre succinct de famille qui est une composante de la lignée. Dans ce sens, la famille peut être désignée en langue Fon comme XOLIHINNOU : devanture de la chambre, véranda d'une chambre dans la concession ; HINNOU : du même sang. Compte tenu de la dimension impressionnante des lignées, sans exagération, nous arrivons au terme local : HINNOU. Si HINNOU dans son explication péjorative veut dire « garder la bouche », il est perçu par la tradition comme "du même sang", donc fait apparaître l'idée d'appartenance au même sang, d'une concession d'un sang originel. Nous sommes arrivés à une vie communautaire d'où la communauté, à une vie collective d'où la collectivité.

De notre raisonnement, il est facile de comprendre désormais qu'il est établi des formules consacrées ou des distinctions précises pour désigner chacun des deux groupements, communément appelés des lignées sans trône (tabouret sacré) et des lignées avec tabouret sacré. L'entité sans trône a comme tête de pont, le fils aîné de Dah AGBOHOUN' KOKO, Romualdo. L'entité avec tabouret sacré regroupe des enfants dont la fonction de représentant, d'adjoint de l'ancêtre éponyme dans les exploitations, dans les agglomérations exige le respect d'un symbole du pouvoir du titulaire d'où la nécessité du tabouret sacré.

De notre analyse, l'absence de la lignée GANXUETA sur la liste des fils sans trône et notamment celle des fils avec trône où il est actuellement logé, serait les conséquences d'une omission, d'une confusion avec une autre lignée qui rend perplexe. Surtout qu'il est toujours mis en évidence cette particulière estime dont jouissait ce fils connu également sous l'appellation de Singbénou. Sans chercher à disproportionner cette information qui peut bien s'expliquer par son nom GANXUÉTA XUÉTA qui désigne (GAN chef ; TA lignée) soit le chef. N'a-t-il pas joué d'importants rôles auprès de son père au risque d'être perçu comme l'enfant le plus proche, même le plus estimé ? À creuser, nous saurons davantage de lui, surtout pour ses compétences dans les pratiques occultes et sa confiance qui auraient été d'une grande utilité pour la réussite sociale de son père.

Si nos recherches ne nous autorisent pas à parler de femmes au niveau des lignées avec trône, par contre elles libèrent certaines connaissances qui nous permettent de parler avec assurance de l'existence de sexe féminin au niveau des lignées sans trône. Le représentant de lignée, le courant oral le compare même à la prune des yeux de DAH AGBO N'KOKO. Est-ce le rang social de nos braves mères qui ont conduit leur mémoire dans l'oubli ? Et pourtant, au moins deux d'entre elles, les plus éminentes, continuent de porter toujours le nom de DAH AGBO N'KOKO. Les familles de SOUZA et ZINZINDOHOUE ne comprendront et ne nous excuseront d'un si grave et grand manquement de devoir de gratitude et de mémoire à leurs braves aïeules NALEE et NEKETO qu'ils continuent de vénérer.

En marquant notre désapprobation avec les répertoires pourtant indispensables, nous aurons préféré déplacer la lignée WAKOUTIN qui se trouve logée aujourd'hui parmi les lignées avec trône, à sa place initiale et bien indiquée. La lignée GANVO absente de nos registres pour des raisons qui nous échappent peut venir combler le vide qu'aurait créé ainsi le déplacement de WAKOUTIN. À notre quête de combler le vide, nous pouvons dire avec certitude que la lignée DANON ultérieurement omise est bien présente à Dota.

Sur le nombre pourtant important de sa progéniture souvent objet de sa gloire, ce n'est que la moisson qui nous reste aujourd'hui pour le cas précis de la collectivité ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO de Ouidah. Tout le reste n'est que de la fantaisie et s'explique par la méconnaissance de l'histoire. En ce qui concerne les lignées de la collectivité Antonio KWAKU

DOSSOU-YOVO, aucune trace ne nous révèle d'une possible naissance de l'un de ses fils en dehors de Ouidah pour accorder la moindre considération à ceux qui parlent de DOSSOU-YOVO de Godomey, de Parakou, de Savalou, de Dakar, de Paris.

En tout cas, nous préférons nous éloigner de telle tendance, de ces interprétations en un mot, nous restons sceptiques à ces "bon vouloir" sans aucune pertinence en dénonçant simplement qu'il s'agit de l'ignorance et au-delà, de la fraude.

Que peut-on fondamentalement bénéficier de notre exposé ? Il s'agit de retenir que toute autre idée à quitter le cadre de Ouidah serait une supercherie.

De ses nombreux fils dont les souvenirs sont encore vivaces et qui continuent de perpétuer sa mémoire, nous distinguons les lignées sans trône et les lignées avec trône.

1- Les lignées sans trône sont :

- *Romualdo (Akérelodjou) ;*
- *Zindra (Dah Aguéton) ;*
- *Dick (Adrigbatè) ;*
- *Sassou Kpèli ;*
- *Hendry (Agbahoungba Djoko) ;*
- *Moïse (Egbo ma bi nou) ;*
- *André Akpa ;*
- *Aglin Tchèkpemi ;*
- *Bogo ;*
- *Emmanuel Tata Oussanou ;*
- *Adoboza Madakouta ;*
- *Aguidi Daho Ricardo ;*
- *Aguidi Kpèvi ;*
- *Wazinon ;*
- *Vigan 1^{er} Atindjozobé ma Kpasso ;*
- *Bah ;*
- *Gbassouto ;*
- *Kiki Omolè ;*
- *Assani João (Abata) ;*
- *Kplakatchiki ;*
- *Dotanou ;*
- *Menayè ;*
- *Adjikouin ;*
- *Ganvo ;*
- *Zinsou Sékan ;*
- *Aguidimètin (Drakpétin) ;*
- *Houancoutin ;*
- *Danon.*

De nos recherches, il ressort que les lignées comme : Avia, Alitonou, Babotche, Gbidigbidi Koudohoun figurent également sur la liste des lignées sans trônes.

2- Les lignées avec trône :

- *Ganxuéta* ;
- *Egbéli* ;
- *Ikoucoï* ;
- *Gangbo* ;
- *Ganwoni* ;
- *Manongandji (Sonon)* ;
- *Kékérékpo* ;
- *Komoulo* ;
- *Agonzan*.

Si ce répertoire est sécurisé, néanmoins il ne pouvait pas être hermétiquement fermé. Surtout si l'on se rappelle que bien de ses enfants ont traversé l'horizon sans retour à la recherche du mieux-être. Spécifiquement, le cas le plus expressif est celui de la lignée CODJOVI implantée au bord du lac Ahémé, depuis la nuit des temps. Nos recherches nous ont conduit avec bonheur à la rencontre de cette descendance qui à son tour a pris pour terre d'accueil Bopa.

Contrairement à ce que l'histoire nous révèle, est qu'aujourd'hui, la lignée Bah soit dotée de trône n'est pas tellement notre préoccupation mais, nous tenons à justifier que cet état de chose n'est pas légitime. Même si le trône depuis son retour de 1995 veut opérer des réformes, nous jugeons que cela mérite réflexions et explications. Cette façon de déplacer les choses n'est pas à encourager et d'ailleurs ne s'explique pas. Nous sommes pour des réformes mais pas pour la dénaturation spectaculaire et sans aucun sens de notre histoire. Bah ne peut jamais avoir un trône. C'est une grave erreur et nous devons le reconnaître et revenir sur nos pas. Les conséquences sont bien là, cela vaut aux autres également.

Pour un sujet d'une si grande sublimité qui doit nous amener à mieux nous accepter autour du seul et même trône, surtout au respect de l'idéal de son propriétaire, nous sommes peinés à saisir le scepticisme et la crainte qui aveuglent encore bon nombre de gens. Cela peut paraître compréhensible lorsque nous ne maîtrisons pas la portée de l'essentielle question que constitue l'impressionnante famille des hauts dignitaires de l'époque.

Tout comme s'il s'agit d'un tourbillon ou d'avalanches, les plus incrédules, certainement les plus hypocrites, la main sur la tête, ne savent quelle direction emprunter, en mettant de travers la réalité et en imposant à l'histoire un silence de trahison.

Cela dit, nous avons bien le pressentiment que l'on veut seulement cacher la lumière dans la plus profonde obscurité. Est-ce encore possible de

telle illusion en ce siècle ? Pourquoi n'accepte-t-on pas affronter la vérité ? Pourquoi ne pas assumer son identité ?

De quoi peut-on encore avoir honte des actes de nos aïeux ? Pourquoi si tant de peines pour rien ? Pourquoi tant de traumatismes volontaires mais inutiles ? Pourquoi nous tire-t-on sur la chemise dans le dos ? Le moment n'est-il pas enfin arrivé pour que nous puissions avec courage et détermination soustraire de l'adage congolais qui nous apprend que : « l'on peut cacher la maladie mais jamais la mort », la substance pour s'ouvrir à une vie plus paisible et heureuse ?

N'est-il pas grand temps de nous débarrasser des idées rétrogrades et des boutades pour mieux préparer nos enfants à une relève plus rassurante et plus confortable au lieu de rester à toujours tronquer les rares histoires de nos ancêtres que l'on prétend connaître contre l'irréalisme ? De notre côté, tout simplement pour dire « autres temps, autres mœurs », nous n'avons nullement l'idée de faire un réquisitoire avec nos aïeux.

Nous n'entendons pas également biaiser, encore moins, violenter la marque glorieuse et honorifique de nos ascendants, mais avec respect et assurance, nous avons l'obligation d'admettre et de reconnaître que leur vie est pleine de confidences et qu'il ne nous revient de l'exposer n'importe comment et n'importe où mais, la tête haute en nous servant de l'anecdote traditionnelle ivoirienne qui enseigne que : « le bossu avant de grimper l'arbre sait d'avance de quel côté tomber ».

Nous affirmons qu'aucune destruction familiale n'est encore possible si l'on ne veut pas se voiler la face au point de devenir la risée de la communauté. Ceux qui fuient le sujet doivent avoir un point de vue autre que le nôtre car, de notre côté, nous sommes conscients qu'il s'agit du résultat de certains phénomènes socioéconomiques de l'époque qui ont favorisé des circonstances qui à leur tour ont engendré et imposé à nos arrières-parents, ce qu'ils jugeaient utiles et bons à leur existence décente et pacifique.

En vérité, la question n'est plus aujourd'hui de dire pourquoi nos aïeux ont fait ceci ou n'auraient pas fait cela, l'objectif est de révéler si possible ce qui s'était réellement passé ou de nous rapprocher tant que possible de leur vie mais de manière plus responsable. Cette réalité nous la devons à nos enfants si nous voulons éviter le moindre reproche.

L'évolution de l'humanité nous exige des comportements sociaux dont les complications nous échappent, alors comment donc les justifier ?

Au de-là de tout le reste, il est nécessaire de chercher à cerner ce que cache la phrase scientifique suivante : « La maternité est une certitude, alors que la paternité est un acte de foi ». Cela ne vient pas mettre en cause la virilité de nos arrières-parents mais, sans trop chercher à fouiner le nez dans ce butin que nous lègue l'histoire, si la pratique de purification " éklô afô " laver les pieds, pour dire remettre les pieds à l'état de pureté de la femme qui aurait commis l'adultère (afô do gbé, mettre pieds dans les herbes, pour signifier au-dehors et plus concrètement les pieds dans

l'impureté). En un mot, commettre l'adultère est connu depuis les temps anciens, nous ne pouvons qu'accepter surtout que cette disposition aussi rigoureuse encore chez bien d'autres, permet d'entretenir et de remettre en état de pureté les pieds souillés.

Ailleurs, dans certaines régions, la femme en état de grossesse, une fois la dot acquittée, rejoint son nouveau mari. L'enfant né dans la maison du nouvel époux prend le nom de famille de ce dernier et est comptabilisé au nombre des enfants.

À ce titre, selon certains, ces enfants bénéficient d'affection et de tendresse plus que les autres. Nous tenons à signaler que pour ce cas précis, nous ne parlons pas d'une quelconque adoption.

L'enfant est légitime, même si sur le plan biologique, il appartient à un autre sang. Dans notre soif de connaissance, une heureuse circonstance nous a permis de rencontrer celle que nous appelons très courtoisement, la restauratrice d'une partie de notre histoire, la respectée grand-maman AYOSSO Elisabeth, Madame CAPO-CHICHI.

Sereine, elle vient étayer ce que nos amis d'en face entretiennent comme tabou. Si chaque famille a ses particularités, celle dont notre grand-maman nous conte demeure une réalité vivante « DAH AGBO N'KOKO dans ses plénitudes prend pitié et compassion à l'une de ses parentes, TANGNIKLOKLO pour ses problèmes d'infécondité ».

Dans ses prières, Dah AGBO N'KOKO souhaite tenir dans ses bras, le fils de TANGNIKLOKLO, avant la fin de ses jours. Si ce mauvais sort a entraîné la séparation de cette dernière avec son mari ZOSSE, son second lit nuptial avec AYOSSO libère de la joie dans le cœur de tout le monde et permet effectivement à notre ancêtre éponyme de prendre dans ses bras cet enfant qu'il a tant souhaité et obtenu de Dieu. Pour manifester sa joie, son enthousiasme, non seulement il donna à ce petit être le prénom de l'un de ses fils "Bah" dont les descendants sont actuellement à Godomey mais, il le récupère et lui donna le nom DOSSOU-YOVO que sa descendance continue de garder jusqu'à ce jour.

Curieusement, ce "vestige historique" qui n'a rien d'un relent esclavagiste ni d'adoption demeure incontestable. En souvenir à notre aïeul commun, plusieurs ont consacré ce nom dans leur état civil, d'autres préfèrent apporter le complément de AYOSSO et les nouvelles générations évitent de supporter ce lourd poids de reconnaissance éternelle d'une période déjà dépassée, commencent par laisser le nom DOSSOU-YOVO pour retourner à leur ancêtre biologique AYOSSO ».

Nous tenons à insister qu'il ne s'agisse nullement d'une plaisanterie car, cette grand-mère est plus connue sous le nom DOSSOU-YOVO Assido dans son quartier que AYOSSO.

Elle nous confie qu'en dehors de cette année de sa rencontre où sa santé reçoit petit à petit des coups de vieillesse, au début de chaque nouvel an, elle a l'obligation de se rapprocher du trône de Dah AGBO N'KOKO avec des offrandes. Pour finir, elle est préoccupée par l'extinction de l'histoire

assez riche de la collectivité et les nouvelles manières de conduire les rites au niveau de nos divinités.

Ce présent travail est si fastidieux surtout que les exemples sont multiples et, nous ne pouvons les prendre au cas par cas. À nous concentrer sérieusement sur le sujet, nos recherches nous révèlent qu'il s'agit de pratiques bien admises et qu'il est rare de rencontrer un dignitaire dont la faculté de jouvence soit mise en cause. Ces phénomènes sociaux sont liés à des facteurs bien précis à savoir la générosité, la grandeur d'âme, l'hospitalité, l'accroissement de la fortune et la nécessité de subvenir à certains besoins vitaux qui exigeaient l'élargissement de la famille qui constituait non seulement un signe d'aisance mais également une marque de prestige.

Nous disons que tout DOSSOU-YOVO est de la descendance de Dah AGBO N'KOKO comme lui-même l'a édifié, il n'a jamais su que ses enfants sont de lits différents.

Cet aperçu de haute valeur historique et peut-être aussi symbolique, nous offre l'occasion d'avoir une vue plus aisée à travers les fenêtres grandement ouvertes sur la vie en communauté de nos arrières-parents. Il est revenu que la société était modelée en couches sociales et que nos arrières-parents entretenaient des liens amicaux, fraternels les plus cordiaux. Particulièrement, ceux venus de la même terre ancestrale, se sont d'une manière ou d'une autre donner la main, pour bâtir leur destin et assurer à leurs progénitures une vie tranquille. Notre ambition légitime à nous pencher sur un autre sujet aussi d'importance qu'est « L'ARBRE GENEALOGIQUE », s'est heurtée à de multiples écueils au risque de jeter des discrédits sur l'ensemble de nos études. Nous pensons qu'au lieu de rester à faire semblant de secouer le cocotier, qu'il faut retrousser les manches pour apporter de l'eau au lieu de brandir les biceps pour de simples défilés de mode. Toutefois, il serait bien indiqué qu'un jour, l'on s'y préoccupe sérieusement surtout que le temps paraît encore bien propice maintenant, alors que l'on ne note aucun effort, aucune véritable volonté d'y parvenir.

1.4. SON NOM DE CÉLÉBRITÉ, SA PERSONNALITÉ MYSTIQUE, SES LOUANGES ÉLOGIEUSES

Si les grands hommes ont leur propre génie, et d'ailleurs qu'il nous est impossible aujourd'hui d'interroger l'ancêtre éponyme surtout qu'il ne nous livrera pas tout sur son existence profonde afin de mieux le connaître, nous pouvons exploiter certains résultats de valeur obtenus au prix de maints sacrifices non moins importants pour nous rapprocher davantage de lui afin de le connaître plus amplement.

1.4.1. SON NOM DE CÉLÉBRITÉ

Bien de sensibilités s'opposent au thème "Nom de célébrité" en lieu et place de : Nom fort, nom de puissance, nom de réputation (Assouka nouko, Dèkpè nouko) couramment en vogue dans le milieu Adja Tado et bien ailleurs. Si les quatre dénominations se convergent vers le même point avec le même esprit de compréhension, cependant, il est nécessaire de faire remarquer que notre choix se justifie par le fait que, le nom de célébrité dépasse le cadre plutôt traditionnel pour arborer un niveau plus élevé. Dans tous les milieux sacrés, un personnage invité à assumer de hautes fonctions, ou ayant fait preuve de bravoure, on y tire un nom de réputation qui suscite respect et admiration.

En cette période-là, pour braver les adversaires, on se donne des noms forts pour exprimer sa puissance et sa vaillance. Est-il encore un secret que quelqu'un dans sa colère promet couper le régime de palmier avec le phallus pour démontrer sa personnalité, sa virilité et exhiber sa puissance ? Les exemples sont nombreux et, concernent les grands hommes, les rois, les têtes couronnées et les chefs de famille. De nos jours, ces noms devenus fantaisistes et ronflants ne suivent aucune logique. Alors qu'à l'époque, ils incarnent un symbole et représentent la majesté.

De la documentation en notre possession, si son nom de prestige est confirmé, par contre, aucune information ne vient nous apporter le moindre éclairage. Ainsi, des interprétations les plus puériles aux récits les plus imaginaires que légendaires nous ont contraints à poursuivre inlassablement notre parcours.

À l'arrivée, selon certaines sources les plus concordantes, il est avéré qu'il s'agit bien de son nom de prestige. Quant au sens et la signification, la version la plus plausible révèle que c'est un extrait d'une formule incantatoire ou magique susceptible de faire obtenir des forces occultes.

Analysé sous toutes ces formes, ce diminutif « AGBO N'KOKO serait bien une déformation de AGBOHOUN'KOKPO » nous laisse croire une aile contraire à celle qui soutiendrait AGBOHOUKOKO comme éléphant en langue Nagot, ignorant que ce géant animal est connu sous le nom de Adjinakou tant chez les FONNOU que chez les AYONNOU. Décrypté, nous obtenons :

1^{er} AGBO : tout simplement le "lègba" qui serait un esprit protecteur mais, on lui reconnaît en outre sa méchanceté, son esprit revanchard surtout lorsque son avis n'est pas préalablement acquis avant toute manifestation. On lui accorde un grand respect et il est vénéré pour éviter son courroux à conséquences incalculables. À cet effet, le terme courant pour désigner sa colère est Avadja, ce que tout le monde évite et répugne. D'où le principe de l'honorer, de le glorifier, de le louer avant chaque manifestation. De principe, aucun culte ne peut oser se produire sans le louer.

La chanson populaire des Egoun-goun, entonnée au début de chaque exhibition reste un exemple éloquent. Il s'agit de : « Ibara Agbô, Agbô mon

jou bâ » pour signifier « le monde se prosterne aux pieds de “Agbô” pour obtenir l’autorisation de se produire ». On le supplie de ne pas venir semer du désordre, de ne pas entraîner la tragédie. Couramment, le Fon dit « Ma do avadja nou on min wo ». Là, on lui demande de ne pas se servir de son gourdin « Ma zé kpo guê towé wo ».

Ce nom est bien connu des milieux religieux de chez nous tant chez les Fon que chez les Yoruba et bien d’autres.

Cette réaction est souvent illustrée par la caricature peinte par nos ancêtres qui indique que : « Tout mouton qui pénètre dans une concession pour ne pas dire sur le territoire étranger, sans se prosterner ni rendre hommage, passe rapidement dans la marmite et aussitôt portée au feu ».

2^e N’KOKPO au lieu de N’KOKO car, tous les efforts pour connaître la langue utilisée s’agissant de N’KOKO sont restés sans succès. Ce qui rend pénible sinon impossible, sa compréhension, d’où l’incapacité de donner sa signification. Alors que l’approche N’KO KPO qui veut dire « je suis vieux, âgé » serait plus vraisemblable.

D’où Agbô n’ko kpo ou en français : l’esprit “lègba” le plus âgé. Alors que nous pensons arriver au bout de nos efforts en adoptant finalement le concept de N’KOKPO, notre flair nous a entraînés dans le milieu des religions traditionnelles où en fouillant davantage, le véritable esprit évoqué avant toute manifestation nous est révélé. Il s’agit de « AGBO DJO N’KOKO » que d’autres pour lui chercher querelle désignent comme : « AGBO DJO N’KOKI ».

Ainsi, le problème de définition de N’KOKO ne se posant plus, la méconnaissance de N’KOKO n’étant plus une préoccupation, la substitution de N’KOKPO ne se justifie point.

De ce point de vue, il est plus facile et plus pertinent d’admettre que pour une peccadille, une formulation plus aisée et plus douce à l’oreille, certains préfèrent omettre le mot « DJO » pour un diminutif qui rejoint le nom fort “AGBO N’KOKO”, tiré de l’idée prestigieuse que cache la phrase suivante : « malgré les plus redoutables et mortels coups de pilon, cet esprit à puissance illimitée sortirait indiscutablement indem du mortier, pour exécuter sa volonté surtout lorsqu’il n’est pas honoré ».

Ce nom de prestige qui n’est qu’une formulation incantatoire symbolise son caractère redoutable, son invincibilité et son incontournable sollicitation dans bien d’occasions, d’où sa célébrité légendaire et son esprit de dominance tant clamés par ses proches selon l’histoire.

C’est bien ce symbole qui lui confère son côté très rigoureux, très sévère parfois excessif, que lui reconnaissent ses enfants qui parlaient de frayeur, mais admiraient cet état de sentiment en ajoutant que rien ne pouvait l’arrêter lorsque son amour-propre est touché ou blessé.

Héréditairement, on retrouve les traits de ce caractère fort sur un bon nombre de sa descendance. Si ceux-là sont désignés par certains comme de véritables faucons de la famille, sans nous insurger contre cette appellation que nous ne jugeons pas trop exagérée pour avoir subi des coups d’étrivière

pour une vétille jugée de dernier degré et moins pénible, qu'ils avaient eux-mêmes reçus de leurs pères respectifs se contentent-ils de nous raconter. Il ne s'agit pas de la maltraitance de l'enfance mais, en cette époque-là, loin de l'éducation, on peut parler d'un véritable dressage. Mais de toute évidence, le terme domestication serait le plus approprié ; pour dire que nos parents voulaient toujours être l'exemple avec des enfants dociles, polis, exemplaires, aptes à faire l'honneur de la famille. Nous préférons, après tout, les appeler les caciques de la famille. À ce jour encore, plusieurs traînent ce reflet du patrimoine génétique. Cette ressemblance ou cette affinité n'est que le relent du caractère orgueilleux, disent certains mais plutôt rigoureux de nos procréateurs. Nos mères, nos sœurs et nos filles manifestent cette gêne qu'elles amputent souvent au déséquilibre de leur ménage. Mais c'est avec fierté qu'elles reconnaissent que le sang de AGBOHOUN' KOKO bouillonne dans leurs veines et, qu'il ne peut en être autrement.

1.4.2. SA PERSONNALITÉ MYSTIQUE

C'est avec amertume et désolation que nous ne pouvons déployer toute l'artillerie à notre disposition pour développer le présent sujet.

Si les conseils nous recommandent la prudence et même le silence, d'autres amis et frères aînés nous demandent d'observer la sagesse du buffle qui malgré sa force et sa puissance ne se soulage qu'aisément. D'ailleurs, un adage Fon ne nous apprend-t-il pas que l'on connaît bien l'endroit d'enfantement et pourtant que l'on s'occupe des « reins » (pour dire la hanche) ?

De ce point de vue, en tenant malgré tout à briser la barrière et de peur qu'elle ne nous écrase, nous nous contenterons tout simplement de dire que l'ancêtre éponyme est né sous le signe planétaire "LION" en idiome populaire KINIKINI DJANTA, le roi des animaux de combat (le roi des ADANKANLIN : le roi des félins).



PHOTO : ZOUNGBO-HOSSOU (LE MAITRE SUPRÊME DE LA FORÊT)

Si le tam-tam KPÉTÉ a consacré d'impressionnantes chansons pour louer le lion qu'il symbolise, sa forte personnalité est illustrée et provoque la crainte. Il suffit de se référer à la chanson « Djanta Egbo » pour comprendre la panique qui s'est emparée du jeune animal surpris par le lion – ce qui est interprété comme sa dominance sur ses interlocuteurs.

Ce signe est sous l'influence du soleil. Ses natifs détiennent la puissance, la domination et ont de grands charismes. Ils sont des chefs d'entreprises, de véritables décideurs et meneurs d'hommes. Ils réussissent bien dans les affaires et comptent de grands hommes dont le roi Salomon, le grand initié, le grand de la sagesse. Le Président Barack OBAMA des États-Unis d'Amérique et bien d'autres. Tout le monde veut travailler avec les "Lion".

Pour mieux les découvrir sans violer leur personnalité et, nous rapprocher davantage de celui-là qui aujourd'hui mérite d'être bien connu, nos investigations nous ont conduits à la Géomancie Divinatoire, le FA qui établit que l'ancêtre éponyme de signe du zodiac serait du sixième signe : "WINLIN-MÉDJI" avec les éléments suivants :

Fétiches ou divinités : Sakpata, Kinnessi, Tohossou, Dan, Hoho (jumeaux) et Lissa.

Couleurs préférées : "Winlin", aime les couleurs tachetées, bigarrées wlan-wlan en Fongbé.

Feuilles liturgiques préférées ou indiquées : Herbe chandelle rouge, momordica, l'argémone du Mexique.

Portrait physique : Taille moyenne, couleur merveille, visage rond, grands yeux, cheveux frisés, parties du corps supérieur plus grandes que les inférieures

Caractères :

Moralement : caractère noble et généreux. Loyauté ostentatoire, magnanime, sentiments élevés et grande maîtrise, courage, amour du pouvoir et de l'autorité. Charitable mais ambitieux et vindicatif ; recherche des honneurs dans maints domaines ; égoïsme.

Intellectuellement : esprit de synthèse, sens politique, nombreuses connaissances dans le domaine du savoir.

Intelligence : tact et savoir-faire.

Professions : acteurs célèbres, archéologues, antiquaires, hauts fonctionnaires, hommes illustres, hauts dignitaires, etc.

Rapport physique : vue, œil droit, cou.

Maladies : conjonctivite, strabisme, rhumatisme, troubles de circulation, maladie bleue des enfants.



IROKO

Tableau Jardin des Plantes et de la Nature (JPN)

Traditionnellement, il est établi que ce signe zodiacal est sous l'influence de LOKO-AZAGOUN, maître suprême du règne végétal. Ainsi, tout natif de ce signe est marqué par la puissance, la domination. Reconnu, pétri de potentialité magique, il bénéficie des atouts pour supplanter les problèmes les plus délicats, les plus insolubles avec aisance mais très faillible, il ne résiste pas aux détails, aux petits problèmes et comme l'éléphant, la petite fourmi l'inquiète comme l'hyène qui défie le lion. Ce qui marque son sens très aigu et le rend toujours méfiant et alerte.

Respecté, vénéré, l'iroko, le "Lokotin", si les coups foudroyants de la cognée finissent bien à avoir raison de lui, en le mettant couché sur le flanc, il continue de résister en barrant le passage et exige qu'on effraie d'autres sentiers en le contournant.

Si l'iroko exprime la puissance, il représente le "OBLA" c'est le chef, le sommet de la pyramide normale, le vénéré qui de son vivant comme de sa mort génère l'énergie et la richesse. Ce que traduit une sagesse populaire : Loko gbè : Vodoun, Loko koukou Yèwé.

Dans nos recherches, nous constatons que toutes les ethnies ont un grand respect pour les arbres en général et particulièrement pour l'Iroko le plus souvent sacré. Pour son invincibilité, son importance et sa dominance sur la végétation. Ce qui explique son importance dans nos localités comme lieux de sociabilité (sous l'arbre à palabre où les grandes décisions sont prises, petit marché de détails, place de jeux pour les enfants, et place d'animations populaires). Si ces infrastructures sont occupées le jour, vraisemblablement, elles ont leurs occupants la nuit. Ce curieux arbre n'est-il pas à l'origine de certains noms de quartiers et de villes ? En exemple LOKOSSA pour dire "LOKOTINSA : à l'ombrage de l'Iroko". Notre jeune frère, un garçon unique reçoit du plus âgé du village le nom : ATIN DO KPO WÊ GNI ZOUN pour dire un seul arbre symbolise la forêt.

Comme témoignage, la phonographie du groupe folklorique kpété vient révéler la célébrité de Dah AGBOHOUN' KOKO en confirmant le symbole "lion" qu'il incarne.

Dans une première chanson, l'affront n'est-il pas lancé à l'audacieux animal qui se hasarderait à s'approcher du lion pour oser lui enlever les poux de la tête ?

Une seconde dans le même sens, ne vient-elle pas mettre à défis le téméraire animal qui par imprudence ou par courage se tentera de tronquer son hurlement contre le rugissement du roi, le lion ?

En un mot, le répertoire du groupe folklorique Kpète, une fois encore vient apporter ses preuves pour magnifier la personnalité de notre ancêtre éponyme Dah AGBO N' KOKO.

Au départ, méfiants et sceptiques, à l'arrivée, partenaires et fidèles, nous sommes devenus adeptes de la thèse qui, relie le nom de célébrité de l'ancêtre éponyme à sa divinité personnifiée Fâ. Notre adhésion à cette version s'explique par la figure indicielle du Fâ représentée par le mortier. Ce symbole en parfaite harmonie et en concordance indiscutable avec notre

version qui souligne que : « même pilé, il ressortira, sain et sauf, du mortier » vient éclaircir l'horizon obscure du sujet. En déduction, ce témoignage soutenu pour admettre l'influence du Fâ dans la détermination de son nom fort approuvé, reste un signe indéniable que, tout n'est pas pourtant perdu mais, que malheureusement les détenteurs d'une partie de notre histoire se retrouvent abandonnés encore aujourd'hui sur la ligne de départ de la piste de la vérité.



IROKO

Tableau Jardin des Plantes et de la Nature (JPN)

PERSONNALITÉ MYSTIQUE DE DAH AGBOHOUN'KOKO Antonio Kwaku DOSSOU-YOVO



1.4.3- SES LOUANGES ÉLOGIEUSES

Curieusement toutes ses louanges sont en langue Yoruba-Nago. Ce qui n'est pas pourtant un hasard.

1^{re} Citation « Ori Adjinakou, Kiitché érou omodé ».

Essai de traduction : Cette litanie traduit que « l'enfant ne peut jamais s'exercer à soulever la tête de l'éléphant abattu ».

Symbole de force et de puissance, le précurseur de la collectivité est comparé à la tête de l'éléphant et défie celui qui peut oser le soulever.

2^e Citation « Gounou gou itâ lô djà, aberé keré qui itché, gbé mi foun omon adié ».

Essai de traduction : cette citation explique que : « le vautour n'est jamais exposé, destiné à la vente au marché. Malgré la petitesse de l'aiguille, la poule ne peut s'aventurer à l'avalier ».

À ce niveau, la notion du respect intervient d'où le respect des principes de la vie. Accorder à chacun son importance et sa place fût-elle minime dans la société.

3^e Citation « Tchokoto gni bo ologoun, Ibèlo iyo ko ygnan mèta, Iwo éni kokolo djobi djobi, Enin tin djobi abê iowa ».

Essai de traduction « Toi qui adules les pantalons bien amples, toi que trois personnes seraient incapables de porter à bout de bras ; que le consommateur du cola tout en tirant sa saveur sache bien que ce fruit abrite des parasites. »

En faisant allusion à son goût aux habits amples, on attire l'attention sur sa bravoure tout en faisant ressortir la vertu selon laquelle, la confiance n'exclut pas le contrôle. A cet égard, on fait appel à la notion de prudence.

Certains se réfèrent à des citations qu'ils essaient eux-mêmes d'énoncer. Par exemple « AGBOHOUN' KOKO Houdjiyito ».

À ces litanies s'ajoutent les cantiques répertoriés plus loin dans le présent ouvrage pour l'honneur et la gloire de l'ancêtre éponyme.

Après une vie pleine de sens, de dignité, de services bien rendus et d'exemples pour sa descendance, l'ancien ambassadeur du roi GHÉZO auprès du roi Don JOAO VI, le vieux lion retourna à sa tanière : sa maison de Lokossa où, sous le poids de l'âge, passait le reste de sa vie. Un grand-père affectueux convaincu d'avoir légué aux générations montantes, un panégyrique reluisant, source d'inspiration et de choix d'une vie au service des autres.

Malgré son âge si avancé, comme on le dit couramment, plus le vin vieillit, plus il se bonifie, le vieux père continue d'attirer la curiosité des Blancs qui tiennent toujours à lui tirer quelques informations encore précieuses par-ci et quelques importants renseignements par-là.

En 1886, José Maria da Silva, commandant de la canonnière « Mandavy », en compagnie d'un ami, lui rendaient visite dans sa résidence paisible et, le peint de la façon suivante : « il était déjà aveugle, se déplaçant

avec difficulté et démontrant seulement une légère fatigue mentale par la fréquence avec laquelle il remâchait le fait d'être resté à Bahia⁴, comme réponse à toutes les questions qui lui furent [...] ».

C'est l'une des preuves incontestables qui confirme de la longévité effective de notre dévoué et admirable aïeul ANTONIO KWAKU DOSSOO YAVOO, le précurseur de la communauté DOSSOU-YOVO. Comme la mort est un mal réputé notoirement inexorable écrit Julien ALAPINI « ATIN DÉ JÔ, DO NA KOU ; Tout naturellement l'arbre qui naît, subira la mort pour accomplir son cycle normal » et, puisque cela est ainsi conçu pour ne dire aussi simplement que nous sommes tous des mortels, le vieux lion épuisé, comme tout humain, notre inoubliable ancêtre éponyme rentre dans le monde de la lumière éternelle à la rencontre de ses parents et amis, le 29 Juin 1887 laissant derrière lui une grande leçon d'honneur, d'éthique et de probité.

Si le BAMBARA reconnaît que : « la grandeur de la pirogue ne l'empêche pas de chavirer », l'expression Adja-Tado la plus courante et la plus adaptée pour exprimer la disparition d'un illustre de son genre est : « ATIN GBO DAXO DJAI » en un mot, un grand arbre vient de tomber. Pour le cas qui nous concerne, qui nous démentira si nous choisissons l'expression de : « LOKOTIN DAXO DJAI » pour signifier que le grand Iroko vient d'être déraciné, foudroyé par la mort ?

Il dort désormais en paix dans la chambre sacrée des sépulcres (NUGBO XOSA : ADO XOMÉ) entouré de ceux qui l'ont succédé et qui l'ont rejoint dans le royaume des immortels.

Ainsi, depuis lors, peut-on lire sur une épitaphe en marbre scellée sur sa tombe ce qui suit :

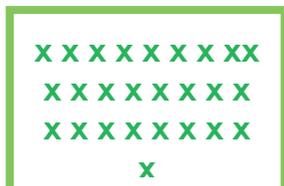
ICI REPOSE
ANTONIO DOSSOO YAVOO
NE LE 10 AOUT 1762
DÉCÉDÉ LE 29 JUIN 1887
À L'AGE DE 125ANS
REGRETTÉ DE SES PARENTS ET DE SES
AMIS

⁴Etat du Nord –Est du Brésil

Pour circonscrire le sujet, nous dirons que l'ancêtre éponyme incarne l'iroko dont les vertus, la puissance, la domination et l'invincibilité sont reconnues par le monde entier. Ne détenait-il pas la divinité LOKO ? Nos investigations ne nous démentiront pas. Un secret est caché là-dedans et l'histoire le confirmera, seulement, prenons soins de la divinité LOKO HOUNKPESSE.

Nous pensons que nous arrivons au terme du sujet et, qu'il faille relever un fait : comme certains pouvaient le croire, il ne s'agit nullement d'une oraison, encore moins d'une imagination ou, de simples éloges en l'honneur de notre ancêtre fondateur. Nous n'avons aucune intention, encore moins aucun intérêt à habiller autrement la personne de DAH AGBO N'KOKO ANTONIO KWAKU DOSSOU YAVOO afin d'en faire un mythe. Plusieurs références le témoignent et d'ailleurs Pierre VERGERE en parlant d'ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO, nous apprend : « de ses qualités de cœur, de fidélité domestique, il joignait la connaissance de la langue portugaise... ». Ce qui vient conforter notre analyse. Ces témoignages suffisaient pour dire que nous n'avons rien inventé, nous le disons bien, il n'est ni un martien, ni un extraterrestre. Tout juste nous nous sommes investis pour restituer une partie de sa vie, de sa personne cristallisée par une sagesse telle qu'elles sont révélées à nous au cours de nos investigations. Et d'ailleurs que peut-on nous reprocher surtout que nous disposons d'assez d'informations pour le polir comme nous le révèle l'ouvrage « LE DAHOMEY ET LES DAHOMANS ». Et pourtant il mérite mieux.

Au terme de cette première partie, nous sommes convaincus d'aboutir à la concordance harmonieuse, à l'efficente articulation et, à la parfaite unicité des traits qui ont permis de peindre le père éponyme, de découvrir son nom fort, de déterminer ses louanges et les signes de son "DJOTO" le père divinateur : « Le lion, roi de la brousse ou l'iroko, roi de la forêt ». En un mot, c'est une valeur de vie qu'il incarne et, qui peut servir d'exemple pour une génération en pleine déliquescence. C'est une réelle fierté ancestrale sans déclin.



DEUXIÈME LIVRE L'ORIGINE DE LA COMMUNAUTÉ DOSSOU- YOVO

1. À LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE ANCESTRALE
2. LES LES BÂTISSEURS DE LA CIVILISATION DOSSOU-YOVO
3. BREF APERCU SUR LES BIENVEILLANTES ASCENDANTES MATRILINÉAIRES DES DESCENDANTS DOSSOU-YOVO
4. SUR LES EMPREINTES DES FIGURES ICONOGRAPHIQUES DESCENDANTS DOSSOU-YOVO
5. LE RETOUR COLLECTIF AU BERCEAU ANCESTRAL
6. KÉTA : SOURCE IDENTITAIRE PROCHE
7. SIGNES DE RAPPROCHEMENT
8. LES LITANIES ET PANÉGYRIQUES DES DESCENDANTS DOSSOU-YOVO
9. LA COMMUNAUTÉ DOSSOU-YOVO POURRAIT-ELLE PORTER UN AUTRE NOM DE FAMILLE ?

L'ORIGINE DE LA COMMUNAUTÉ DOSSOU-YOVO

L'une des parties les plus importantes pour ne pas dire croustillantes de cet ouvrage, serait certainement celle consacrée à l'origine de la communauté DOSSOU-YOVO. Ce chapitre, fort intéressant à plusieurs égards, permettra d'étayer d'une manière tant que possible, précise, d'où est parti le premier homme du clan DOSSOU-YOVO pour mettre pieds sur la terre de Ouidah.

Remonter le cours du temps n'est pas un exercice aisé mais, puisque le sujet l'exige parce qu'il prête surtout caution à de multiples interprétations il devient nécessaire d'exposer les résultats de nos investigations pour éteindre finalement cette longue soif.

Devant une entreprise de si haute envergure historique voire scientifique et bien immense, le travail au commencement nous a donné plus d'inquiétude et de frayeur.

Comme démarche méthodologique, en nous approchant de plusieurs personnes de couches différentes dont les amis, les gens rencontrés pêle-mêle à ce sujet, même des parents d'un certain âge tant à Ouidah aussi bien qu'ailleurs, il nous est revenu avec des arguments disant-ils tangibles et de bonne foi, que si les descendants DOSSOU-YOVO ne sont pas d'origine brésilienne, ils ont des ancêtres portugais. Ces groupes soutiennent fermement que les ascendants DOSSOU-YOVO seraient des Blancs, ce qui expliquerait sans doute le nom Yovo, soit « Blanc » en Français. Dans ce même courant, certains soupçonnent ou accordent bien de prix au prénom Antonio de l'ancêtre éponyme qui reste un nom portugais pour désigner l'origine de la communauté DOSSOU-YOVO où ANTONIO constitue encore un patronyme à Ouidah. Pour d'autres, ils parlent de sa provenance du Brésil et qu'il aurait accosté avec son boat à Ouidah.

Un autre groupe émet d'autres hypothèses pour affirmer que l'origine de la communauté DOSSOU-YOVO serait rattachée à l'éclatement de TADO. Nous voici finalement dans le grand champ labouré et ensemencé, si même les petites pousses trahissent les graines semées afin d'identifier la culture en présence, la corvée n'est pas aussi facile.

Volontiers, nous nous sommes consacrés aux travaux de recherches, de sélection, de croisement, de production. Malgré tout le sacrifice supplémentaire consenti dans l'accomplissement de cette tâche bien précieuse que noble, c'est avec gaieté de cœur que dans une ambiance bon enfant, nous allons essayer non seulement de poser les pieds sur la terre de nos précurseurs, mais aussi avec prudence, exploiter la partie encore disponible de leur existence.

Ainsi, nous aurons la primeur de découvrir la terre ancestrale, de faire connaissance des bâtisseurs de la civilisation de la communauté DOSSOU-YOVO, sans oublier nos vénérables arrières-grand-mères, d'apprendre les conditions du retour collectif au berceau ancestral, de comprendre les relations qui unissent les familles depuis lors, de nous familiariser aux cantiques et expressions élogieuses de la collectivité ANTOINIO KWAKU DOSSOU-YOVO. Nous le voulons ainsi pour une descente plus douce dans l'arène.

2.1- À LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE ANCESTRALE

Avant tout propos, par mesure de politesse et de reconnaissance, il est à souligner que le terrain n'est pas vierge car plusieurs éminents et hauts historiens, sociologues et ethnologues nous ont déjà devancés dans cette étude. À cet effet, il ne serait pas exagéré, ni superflu de copier la Bruyère qui en introduisant le lecteur à ses caractères commença ainsi : « Tout est dit et nous venons bien tard... ».

Ainsi, à travers ce travail, par devoir de mémoire, très respectueusement, nous nous inclinons et observons une minute de silence en mémoire de certains parents, véritables artisans de première heure, convaincus du rôle, et de l'importance de la mémoire de famille nous ont légué un héritage d'informations assez précieux.

À ce sujet, deux courants fondamentaux se dégagent :

Le premier courant ayant à sa tête Ambroise Emmanuel DOSSOU-YOVO, s'est occupé principalement de l'origine primaire de la collectivité DOSSOU-YOVO, d'où serait né le premier de nos arrières-ascendants lointains.

Les travaux du second groupe sont consacrés à l'origine la plus proche, d'où étaient partis nos ascendants proches pour atterrir à Ouidah ? Cette tendance est parrainée par Martin Moïse DOSSOU-YOVO.

En un mot, le parcours est si bien balisé que l'obligation est faite de s'attarder un tant soit peu sur leurs travaux car, sans leur labeur, leur détermination et leur prévoyance s'il ne nous sera plus possible aujourd'hui de revenir sur les empreintes authentiques de nos ascendants, il nous serait beaucoup plus pénible de parler de nos arrières-parents avec une si telle aisance. Ainsi, avec peu d'effort il ne nous reste qu'à nouer à l'ancienne corde la nouvelle pour combler le vide qui nous a si éloigné de notre véritable identité.

En effet, de par la sensibilité du présent sujet, un effort serait fait pour éviter de nous éloigner d'un passé peu lointain afin d'être plus proche de la réalité.

Somme toute, le devoir aujourd'hui surtout que le temps presse, et qu'il faille vite faire est de combler le vide en répondant à certaines préoccupa-

tions fondamentales qui se résument en deux interrogations essentielles qui sont :

1° *d'où est-il parti, notre patriarche pour se retrouver à Ouidah ?*

2° *qui est ce patriarche ? Ou simplement peut-on connaître son nom ?*

Répondre à ces deux questions suppose que les restes des pièces nécessaires pour réussir le puzzle se trouvent désormais à notre portée.

En adoptant le principe de ne pas trop nous écarter d'un passé plus récent, en attendant qu'un jour, l'histoire soit dite si c'est encore possible sur notre origine primitive, par curiosité il nous plaît tout de même de partager avec nos lecteurs, les quelques rares traces écrites et les bribes historiques colportées qui prétendent que nos ancêtres les plus lointains seraient des princes orientaux tardiens. Ainsi, semble-t-il que nous serions originaires des plages de Galilée, en Méditerranée orientale, de Capharnaüm le lieu saint pour les chrétiens. Aucune précision ne vient le justifier. Certains évoquent qu'à ce jour encore, à travers l'éloge de la communauté DOSSOU-YOVO, qu'un bout de leur peut être raccroché à cette assertion. Il s'agit de l'appellation "Ganlinou". Pour plusieurs, ce serait certainement le résultat logique de longues et multiples mutations qu'aurait subi le nom « Galilée » pour son adaptation à la langue fon. Les "Ganlinous" aujourd'hui et hier vraisemblablement "Galilénou : originaire de Galilée".

Une seconde hypothèse serait liée à la classe sociale de nos arrières et lointains aïeux. Pêcheurs de profession ou grands marins, ils appartenaient à l'oligarchie de la société car, ce métier n'était réservé qu'aux nantis à cause de la rareté du bois en Galilée. À ce niveau également, et à ce jour les descendants DOSSOU-YOVO sont désignés comme de grands canotiers d'où l'appellation de "XUJIYITO : connaisseur de l'océan depuis la nuit des temps. Ce distinctif est gardé encore dans les litanies de la communauté DOSSOU-YOVO. Refermons ces parenthèses pour revenir à notre point de départ. De toutes les façons, évoquer une origine lointaine dans un coin aussi reculé ne peut être un effet du hasard. Non seulement : Dah DÈDÈ VLÉ JÈ GBÈ nous laisse dans ses archives, certaines lignes qui nous renseignent que les premiers "XUJIYITO" de Galilée « Nous n'étions pas d'ici, nous sommes originaires de l'Asie, les Ganlinous; Galilénou originaires des plages de Galilée en Méditerranée Orientale », mais avec certitude il persiste dans sa concession et ses recherches. Curieusement, dans nos recherches historiques en s'adressant à ses frères résidant à Cotonou; il écrit « aux parents de Cotonou qui sont encore avec nos ancêtres Adja, Ewé, Anlo, Houèla, Danokomènou, Anagbogadonou ». Ce passage vient nous prouver que d'ailleurs, il n'est pas le seul à soutenir la chose, car plusieurs ethnies vivant à Ouidah proviennent depuis les pénombres de l'histoire de cette terre sacrée. En rapprochant sa dernière citation à la pièce de KANHO POHOUNON, chef féticheur résidant au quartier Tovè à Ouidah, dans son écrit « Contestation de droit sur la galerie forestière POHOUNZOUNMÈ », il nous informe également et sans aucune ombre et le moindre doute que « les ethnies Anagbo, Gadenou, Xwéla, Danokomènou originaires de Judée

Galilée, de Tado vinrent à Ouidah en 1471 », ce qui nous amène à la déduction que les ZOSSOUNGBO auraient comme origine lointaine Galilée. Il ne s'est pas arrêté seulement à l'affirmatif mais il ajoute « suivant nos recherches ».

Nous ne parlerons pas d'une coïncidence, nous dirons tout simplement que certains indices ne peuvent nous distancer longtemps des concordances qui sont « Houèla, Anagbogadéno, Danokomèno ». Ces terminologies loin d'une opinion empirique sans fondement, loin des jeux d'artifice ou de paille, méritent qu'on y accorde bien de considération.

Malheureusement à bout de souffle, même si bien de travaux sont déjà entrepris dont ceux de A. POGNON, de l'Administrateur GANVOY et de l'Ethnologue MERLO, nous abandonnerons le terrain à ces éminents et incontestés scientifiques et, bien d'autres toujours préoccupés pour élucider et venir définitivement à bout d'une préoccupation aussi capitale. Mais, ce qui nous reconforte est que les résultats de nos recherches, ne sont pas tombés ex nihilo car, dans son développement, « le peuplement de Ouidah » de Cosme ZINSOU QUENUM, sociologue, un bout de lueur nous permet de dire que nous venons de très loin, grâce à l'étude de l'éminent historien Cheik ANTA DIOP, qui situe le mouvement migratoire de peuplement de l'Afrique Occidentale à trois sources : l'Égypte ancienne (la NUBIE), l'Ethiopie, le pays de POUNT et l'Ethiopie attribuée aux Xwéda. Dans son élogieuse démonstration, il s'est attelé comme nous à la désinence "nou" pour parvenir à des rapprochements, de même des mots béninois plus précisément Fon : « AKÔ ou AKÔTA » dont nous aurons à parler ultérieurement, pour remonter à l'Ethiopie sous MÉNÉLIK II. Nous sommes sur le chemin et espérons parvenir à bout. N'est-il pas reconnu l'existence d'une alliance sacrée et séculaire entre notre cordon ombilical originel avec le centre de la mer ? N'est-il pas dit que toute notre existence est intimement liée, attachée à celle de la mer ? N'est-il pas admis que cette fidèle et primitive compagnie nous impose des comportements, des adaptations, qui même érodés, certains sont perpétués dont essentiellement la consommation ancestrale du beignet de blé cuit au bain marin (ablo) dont, la conservation brave le temps passé au large ? N'est-il pas dit que nous dominons la faune marine avec ses divers produits dont le cochon de mer ? N'est-il pas dit qu'avec ses récifs, nous connaissons les profondeurs noires et sombres de la mer ? N'est-il pas dit que nous pouvons parler et écouter la voix de la mer ? N'est-il pas dit que chaude la mer est favorable ? N'est-il pas reconnu la multiplicité et la diversité des oiseaux marins qui sont de véritables aiguilles qui régentent les influences de la mer ? N'est-il pas reconnu jusqu'à nos jours que nos connaissances empiriques sont de loin plus efficaces et plus performantes que celles scientifiques et, même des instruments de navigation les plus modernes ? N'est-il pas dit et admis que la soumission à la nature permet de la connaître, de la maîtriser, de l'appriivoiser et de la dominer, et, naturellement de la commander ? Nous, nous sommes les plus anciens pêcheurs de ce monde et personne ne peut nous dérober de ce pacte de sang et de coexistence depuis le sixième jour de

la création de l'humanité. Nous nous proclamons « Père » des pêcheurs du monde. Et nous le sommes.

Ces hypothèses qui situent notre source lointaine ne sont pas l'apanage de la collectivité ANTONIO KWAKU DOSSOU-YOVO. Sur notre piste de recherche, il nous est revenu que « le Dangbé POHOUN serait une divinité Israélite ». Pour mieux comprendre cette citation, nous apprenons que les ethnies Anagbogadénou, Houéta Danekomènou, adeptes de la divinité Dangbé POHOUN seraient originaires de Judée Galilée presque du Mont Sinaï, conformément à la correspondance de GANHO POHOUNON, chef féticheur en date du 16 Avril 1975. Selon les recherches historiques, si cette coïncidence ne suffit pas pour convaincre bien de fidèles, il n'est pas cependant anodin et neutre que nos parents de façon unanime désignent ce point de départ après un passage commun à Tado pour finalement se retrouver à Ouidah sans soupçon, ils n'ont aucune raison de s'exposer à la risée ! Même si l'itinéraire n'est pas solidaire, le début du parcours semble identique. Reffermons ces parenthèses qui nous conduisent à l'ère antique pour revenir à la période historique. De toutes les façons, évoquer une origine lointaine dans un coin aussi reculé ne peut être un effet du hasard. Bien d'études épousent ce point de vue.

En abordant subséquemment notre préoccupation majeure dans le sens de donner satisfaction aux questionnements en attente, de notre besace, plusieurs éléments objectifs sont disponibles, mais nous ne nous contenterons de sélectionner que les plus édifiants, les plus pointus, les plus raisonnables, et résistants à la corrosion et susceptibles de mettre en déroute toute éventuelle contradiction.

Les riches travaux de M. François de Medeiros constituent le premier argumentaire. À plusieurs points de vue, ses études dégagent des similitudes fortes étonnantes avec les éléments recueillis lors de nos recherches. Il écrivait : « Les uns partirent vers l'Ouest sur les bords de la volta pour créer certains villages comme Anlongan, Kéta ».

De plusieurs sources dignes de créance, il ressort que de Tado, nos ancêtres poussés par la grande migration forcée sous forme collective, auraient séjourné respectivement à Anlogan ou Awlangan, à Atokor ou Atoko, à Kita ou Kéta selon les appellations. Tous ces villages ou ces endroits historiques sont bien situés au Ghana. Le village Awlangan dont le diminutif "awlan" est collé à DOSSOU-YOVO pour signifier son origine : Awlannou.

Mieux, le cinquième titulaire au trône de la collectivité DOSSOU-YOVO se titrait : « Ambroise Emmanuel DOSSOU-YOVO, chef de la collectivité Antonio DOSSOU-YOVO et chef suprême des ethnies Adja-Ewè, Anlongan, Houdjiyito, Alohoukinson du Ghana et du Dahomey ». Si ce titre paraît fantaisiste pour certains, à nos yeux, même s'il est un peu exagéré, il porte quelques indices se rapportant au Ghana et constitue un point précieux qui vient ajouter du poids à notre première hypothèse.

Un second argumentaire révèle que, parti pour Ouidah, notre patriarche aurait emporté avec lui la divinité "Adjigo" originaire exclusivement de la côte d'or, actuelle République du Ghana. De cette divinité, les descendants DOSSOU-YOVO bénéficient d'une autre appellation : « Adjigovi », pour signifier l'enfant de la divinité Adjigo. Cette appellation est citée également dans nos litanies. Le temple de la divinité est encore en place jusqu'à ce jour à la maison spirituelle qui a accueilli le patriarche venu de Ghana.

Pour renforcer cette précédente soutenance, un troisième argumentaire porte sur le passage de "l'étude sur le principe origine dans les civilisations négro-africaines" le cas de Ouidah "qui stipule : « Les familles qui perpétuent d'ancienne date, les traditions Akan à Ouidah sont les ASSIDO : DOSSOU-YOVO, AYOSSO et apparentées ». A ces communautés s'ajoutent les ZOMAKPÉ. Ces familles vénèrent la divinité Adjigo et sont toutes du Ghana.

Tout ceci est explicite et expressif. C'est bien ces familles qui connaissent en dehors de l'or et des cauris, également la valeur des perles qu'elles appellent Korlebu à l'instar des fameux Dje nanan chez les fons, et Ayon chez les yoruba du Nigéria.

Sur notre piste, un quatrième argumentaire fait surface. En parlant d'Antonio dans son ouvrage, "Pacte de sang au Dahomey", l'ethnologue Paul HAZOUMÉ le décrit de la façon suivante : « il était le fils de Kwaku venu de Kéta ville du Gold Coast ».

S'inspirant encore des éloges, l'argumentaire suivant, le cinquième vient éclaircir davantage l'horizon. C'est bien l'appellation Blounou attribuée à la Communauté DOSSOU-YOVO pour caractériser l'éclat de l'or, le métal précieux en abondance au Ghana, sa traduction en langue Fongbé « SIKAMÉVI », serait sans doute retenue pour témoigner que les descendants KWAKU SASSU DOSSOU-YOVO viennent d'une terre aurifère, d'où son nom côte d'or.

À cet effet, l'utilisation courante et perpétuée de la liane appelée le momordica ou le concombre africain est un indice. Cette liane symbolise l'or dans la plupart des cérémonies des descendants de KWAKU SASSU et autres confrères, serait-elle perçue comme l'attachement ou le souvenir de ce précieux métal dont les arrières-parents en faisaient une gloire, une fierté ? Cette liane est utilisée comme collier pendant les cérémonies par plusieurs familles.

L'histoire de Ouidah du XVI^e siècle au XX^e siècle, vient apporter de l'eau au moulin, non seulement nous soutenir dans nos démarches en mentionnant que « ce mot "BLOUNOU" s'applique aux familles originaires de Gold-Coast, et de ses environs ». En poursuivant, cet ouvrage nous apprend ou énumère certains fondateurs de famille à Ouidah originaires du Ghana dont :

celle de KOCOÛ ; le fondateur était venu de Gold Coast et plus précisément de Kéta et compte de nombreux lettrés dont plusieurs commerçants,